

# Moi, l'Africain ...

ou, ma période africaine



Souvenirs de Madagascar, Port-Gentil et Dakar, par :

Patrice LÉPISSIER



# Sommaire

1 - Préambule :.....	2
2 - Madagascar.....	3
2.1 - Mes premiers pas vers l'Afrique.....	3
2.2 - Le marché de Tananarive.....	4
2.3 - Ma Talbot-Lago.....	5
2.4 - Un « casidant ».....	7
2.5 - Le retour à Binas.....	8
2.6 - Une conclusion.....	9
3 - Port-Gentil.....	10
3.1 - Préambule.....	10
3.2 - Le départ pour Port-Gentil.....	11
3.3 - La vie dans la cité de la CFG.....	15
3.4 - La plage, encore la plage.....	21
3.5 - Mon chien.....	36
3.6 - Ma scolarité gabonaise.....	37
3.7 - Le retour par bateau.....	45
3.8 - Lambaréné.....	52
3.9 - Koumouloundou.....	56
3.10 - Une partie de chasse.....	63
3.11 - Le départ définitif.....	64
3.12 - Réunion des anciens à Aurel.....	66
3.13 - Une conclusion.....	66
4 - Dakar.....	72
4.1 - le départ.....	72
4.2 - premiers contacts avec l'Afrique.....	73
4.3 - Découverte de Dakar.....	74
4.4 - les marchés : Sandaga, Soumbédioune.....	76
4.5 - virée en brousse vers la Somone.....	77
4.6 - l'île de Gorée.....	78
4.7 - sortie pêche à l'espadon.....	79
4.8 - négociation de mon tamar.....	79
4.9 - les artisans qui travaillent l'or.....	80
4.10 - le voyage de retour.....	80
5 - N'tchango Papa.....	82

# 1 Préambule :

**Extrait du livre : « Le livre de notre Père ... »**

Au bord d'une petite clairière, un point d'encrage et une barque. Nous allons faire un tour sur cette rivière à l'eau très noire. Quelqu'un nous attendait, à côté de cette barque, un magnifique crocodile (ou caïman) qui nous a faussé compagnie illico. Nous étions 6, dans cette barque, après quelques coups de rames, se présente un arbre en travers de la rivière, presque à fleur d'eau.

*L'histoire ne s'arrête pas là ...*

*L'écrivain à fait une nouvelle pause ...*

*Que s'est-il passé à la rencontre de cet arbre ? Des éléphants peut-être ? A moins que les mouches tsé-tsé ne soient venues à notre rencontre ?*

*Il vous faudra attendre le Tome 2 pour tout savoir sur nos séjours à Koumouloundou, la suite des évènements au Gabon, Sao-Tomé, puis le Sénégal avant un retour définitif en France.*

*Bon courage Papa !*

*Blois, le 25 août 2005*

Je prends la plume à mon tour, ce jour de l'an 2016, un 10 janvier. Tu n'as pas pu continuer, et je pense que tu n'a plus vraiment envie de continuer.

Je reprends cette partie de notre vie qui m'a, très largement, aidé à me construire. Je dis souvent : « je suis blanc dehors, mais noir dedans ». Je vais donc reprendre, ici, ma « vie africaine ». Ne vous attendez pas à une haute précision en termes de dates, je n'ai pas hérité de ta mémoire Papa, je vais plus présenter mes souvenirs en termes de « ressentis ».

# 2 Madagascar

## 2.1 Mes premiers pas vers l'Afrique



Je suis parti à Madagascar à l'âge de 1 an ... et j'en suis revenu 3 ans plus tard. Vous comprendrez donc pourquoi mes souvenirs ne sont pas très fournis. Certains se diront même que ce n'est que la mémoire de ce que l'on ma raconté. Désolé, mais j'ai quelques images assez nettes de cette période.

Bien sûr je ne vous raconterai pas mon voyage aller, pendant lequel, m'a-t-on dit, j'ai appris à marcher, sur le bateau. C'est peut-être pour cela que j'ai le pied marin ? Pour ce récit je vous renvoie au « Livre de Notre Père », avec toutes nos escales et problèmes de moteur, paraît-il ? Un détail, tout de même, c'est au cours de ce voyage que j'ai obtenu mon premier diplôme : « Certificat de Baptême » pour le passage de l'équateur et délivré par les affaires maritimes à bord du Compiègne, c'est le seul diplôme que j'ai fait encadrer et qui soit au mur ...

Donc, départ en 1953, retour en 1956 ... Papa était « soldat-militaire » comme je dirai plus tard, Madagascar était une colonie

française, mais cela n'a pas marqué ma mémoire.

## 2.2 Le marché de Tananarive

Maman me l'a dit souvent, elle ne voulait pas que la « ramatou » m'emmène en me portant dans son dos.

Pour les non-initiés, la ramatou c'était la dame qui aidait Maman à la maison, elle faisait le



ménage, s'occupait de moi, beaucoup de moi. Elle s'appelait Thérèse, mais il paraît que je l'appelais « Caissette » !

A Madagascar, comme dans le reste de l'Afrique Noire, les femmes portent les enfants en les enveloppant dans un pagne pour les tenir dans leur dos, leurs bras libres, à hauteur de la tête du porteur.

Maman ne voulait pas que « Caissette » me porte comme cela. Elle disait que j'aurais le nez dans ses cheveux et que je sentirais la sueur et les parfums très, trop, forts.

Désolé de te l'apprendre Maman, mais Caissette m'a bien emmené dans son dos, entre autre pour aller au « zoma » (marché de Tana). Ce devait être plus pratique pour elle d'avoir les deux mains libres.

Pour moi, j'avoue ne pas me souvenir d'odeurs de cheveux. Non. J'avoue même que j'ai un excellent souvenir de ce mode de transport qui présentait bien des avantages.

D'abord cela me permettait de voir les autres enfants qui étaient

portés comme moi. Quand on se croisait, on faisait « bweuu, bweuu, ... ». En plus clair on passait nos doigts sur les lèvres et faisant du bruit. C'était super !

Et puis autre très gros avantage, j'avais une vision panoramique et je récoltais toutes les odeurs. Je me souviens du marché. C'était coloré, vivant, et plein d'odeurs. J'aimais ça.

J'imagine, le pauvre gamin dans sa poussette, à la hauteur, des fesses de tout ce monde ... J'étais quand même mieux sur mon « perchoir ».

Ce marché, cette animation, ces couleurs et odeurs, je crois bien que ce fut ma première piqûre d'Afrique.

Alors merci à Caissette de m'avoir emmené sur son dos ...

## 2.3 Ma Talbot-Lago



J'avais eu une Talbot-Lago miniature. Pourquoi ? Je ne sais plus. Par contre je m'en souviens très bien, elle était bleue, avec le pilote dedans.

Bon, pour les non-initiés, une Talbot-Lago, en tout cas la mienne, c'était une voiture de course, genre « formule 1 » de l'époque.

Nous habitions dans un petit immeuble, ou devaient habiter d'autres « soldats-militaires ». Il y avait une petite cour dans laquelle étaient rangées des voitures, sous une sorte de pergola.

D'ailleurs parmi ces voitures, il y avait une Jeep, de l'armée bien

sûr. Et, je l'avoue aujourd'hui, je ne m'en suis jamais vanté, c'est donc la preuve qu'il s'agit bien de ma mémoire et non de choses que l'on m'aurait racontées. Je l'avoue donc, j'ai un peu abîmé la Jeep ...

Les Jeep de cette époque avaient comme clignotants des espèces de petits bras éclairés, rangés dans un petit boîtier, qui se levaient à droite ou à gauche pour indiquer la direction. Et bien voilà. Ce système de signalisation était juste à ma hauteur. Une Jeep était rangée sous la pergola. Avec mes petits doigts j'attrape le petit bras et je le soulève. J'entends encore le bruit que cela a fait, une espèce de grincement ... J'ai eu peur d'avoir fait une bêtise ... Je rabaisse vite fait le petit bras dans son logement ... Puis je ré-essaye, et là, au stupeur, plus aucune résistance ni aucun bruit ... J'avais sûrement cassé le clignotant ! Donc, très sagement, je m'éloigne du véhicule, pour aller jouer ailleurs ... Je ne sais pas s'il y a eu une suite à cet événement, peut-être, peut-être pas ... Mais on ne m'a jamais rien demandé. Comme quoi, de temps en temps il faut savoir rester discret.

Mais revenons à ma Talbot-Lago. Dans cette même cour, au bord de la pergola, il y avait un caniveau. Inespéré, cela me servait de piste pour faire évoluer ma voiture de course. Je devais d'ailleurs être le plus rapide de tous, puisque c'était un bolide !

Seulement, au bout du caniveau, il y avait l'égout ... ma voiture s'y précipita. J'ai dû me mettre à pleurer très fort, à clamer « je veux ma Talbot-Lago, je veux ma Talbot-Lago ... ».

Un monsieur est venu, il a ouvert une espèce de couvercle et est descendu presque tout entier dans le trou (celui de l'égout). J'étais fébrile, je la voulais ma Talbot-Lago. Malheureusement, il est

remonté bredouille ... Alors je crois que j'ai encore beaucoup pleuré ma Talbot-Lago ... elle était bleue avec le pilote dedans, donc si quelqu'un la retrouve un jour, qu'il me fasse signe. Merci.

## 2.4 Un « casidant »

Je me souviens de cet événement sans importance. Nous habitons dans un petit immeuble à Tananarive. Où exactement, quelle année exacte ? Je ne sais plus.

Ce dont je me rappelle c'est qu'un événement à mis tout le monde en émoi. Il y avait eu un accident de voitures !!!

Jean-Paul m'a emmené voir cela, dans une rue, sûrement juste à côté de chez nous. L'événement était assez rare pour justifier un tel déplacement.

Que c'était-il passé ? Y avait-il des blessés ? Non, pas à cette époque.

En fait il s'agissait tout simplement d'un accrochage dans un carrefour. Deux voitures s'étaient télescopées. Mais, à Tananarive, deux voitures, en même temps, dans le même carrefour, c'était déjà un événement, alors, si en plus, elles se rentrent dedans, cela devient un événement majeur !

En rentrant à la maison, j'avais dit à Maman : « il y a un casident ... et même qu'une voiture a un oeil crevé ! ».

Bon, en fait, vu d'aujourd'hui, rien de bien grave ni de bien important. mais comme quoi, la mémoire est parfois marquée par des détails.

## 2.5 Le retour à Binas

Septembre 1955. Je le sais parce que je l'ai lu dans le « Livre de Notre Père » ... J'avais 3 ans 1/2, comment voulez-vous que je me souviens de la date.

Je me souviens que nous étions dans la 4 CV (vert atlantique), que nous avons beaucoup roulé, et que Papa, toujours « très famille », nous avait arrêté dans divers endroits où nous avons rencontré des gens que je ne connaissais pas et qui devaient me dire des trucs comme : « comme il a grandi le petit ! ». Normal j'étais parti, j'avais à peine 1 an. Heureusement que j'avais grandi. Quand même !

Et à chaque fois, nous remontions en voiture, pour nous ré-arrêter, pour revoir des gens, puis repartir, etc... Je ne sais plus combien de fois, je sais juste qu'une fois je n'ai pas voulu descendre.

Nous étions arrêtés dans une grande cour. Il y avait un monsieur, assez gros, et une dame avec des grands yeux pleins de larmes. Elle avait l'air bien gentille, mais je ne la connaissais pas, et puis de toutes façons on allait repartir, alors je ne descendais pas.

Il me semble bien que la dame revenait régulièrement me voir à travers la fenêtre de la voiture. Je l'imagine encore, tenant des gâteaux pour mes les offrir. Mais je ne la connaissais pas, alors je ne descendais pas. Pourtant ses gâteaux devaient être bons ... Peut-être qu'elle ne m'a jamais amené de gâteaux, mais c'est bien comme cela que la revois à ce moment là. Mais peut-être quand même qu'elle m'a amené des gâteaux, ça lui ressemble bien.

Je crois bien pouvoir affirmer que le monsieur est monté à une échelle, dans un grenier ou quelque chose comme ça. Il en a

descendu un cheval de bois ! Était-ce mon cheval, celui que j'avais à Paris, qui était blanc avec des tâches noires ? Je ne sais plus. Une chose est sûre c'est que je me suis décidé à descendre de la 4 CV ... tout le monde avait l'air content, surtout la dame aux yeux pleins de larmes ...

Je comprendrais plus tard que nous venions d'arriver à Binas, dans la ferme. Que le monsieur, un peu gros, je l'appellerais plus tard « Pépère le gros », ou plus souvent « Pépère ». Et qu'il me montera sur de vrais chevaux, dans la ferme. Quand à la dame aux grands yeux pleins de larmes, la dame très tendre et qui tenaient des gâteaux à la main, je ne savais pas ce jour là que je passerai autant d'années avec elle. C'était ... Mémère Jeanne.

## **2.6 Une conclusion**

Papa nous a tellement raconté « Madagascar » que nous avons l'impression d'y avoir vécu « longtemps ». Il est vrai qu'il se souvient encore de certaines expressions en malgache et qu'il a beaucoup apprécié les malgaches. Ce que j'en sais, c'est ce qu'il nous en a dit, j'étais trop jeune pour pouvoir me faire une opinion véritable. J'en garde surtout une ambiance, des odeurs, un mode de vie.

De retour en France, ce sera Paris, de 1956 à 1961, sa grisaille, la pollution, une santé pas « au top ». J'ai passé beaucoup de temps à l'Hôpital Trousseau ... c'est une autre histoire. Tout c'est arrangé dès la fin 1961 ...

# 3 Port-Gentil

## 3.1 Préambule



Un séjour de quelques années seulement, et pourtant un vraie piqûre d'Afrique noire ... tellement importante que j'ai l'impression, et je crois que je donne encore l'impression, d'avoir toujours vécu au Gabon.

Pourtant je n'y suis arrivé qu'en décembre 1961, à l'âge de 9 ans et je n'y ai vécu, de façon continue que jusqu'en juillet 1965, soit 3 ans et demi ... ensuite ce n'était plus que de trop courtes vacances d'été. Un séjour qui a pris fin à la fin des vacances de Noël de 1969-1970, donc au début de janvier 1970.

Ce sont des années qui m'ont profondément marqué, qui ont changé mon mode de vie et de pensée. Depuis ce séjour j'ai le sentiment d'être de nulle part, je suis toujours embarrassé lorsque l'on me demande « d'où êtes-vous ? ». Né à Orléans, a vécu à Madagascar, après une courte halte à Paris est allé à Port-Gentil ... Port-Gentil ... je dirais bien que je suis de là-bas ... ce n'est pas vraiment vrai, mais un peu, « trop beaucoup » quand même ... pourtant il y aura eu aussi Orléans, Poitiers, Vendôme, Blois et Noirmoutier, la Vendée et maintenant la Corrèze ... mais c'est une autre page d'histoire.

Je crois ne pas être le seul à avoir ce sentiment. Pour preuve, les contacts repris, 35 voire 40 ans plus tard, avec les copains de l'époque. Avec nos souvenirs, tous nos souvenirs, si proches encore. En réalité, j'ai, nous, avons vécu au paradis ... le soleil, la plage, la liberté, les couleurs, les odeurs, l'Afrique encore l'Afrique ...

Je vais tenter de vous le raconter, un peu ... en quelques « histoires courtes ».

## **3.2 Le départ pour Port-Gentil**

Au début de l'été 1961, Papa nous a annoncé que nous allions partir en Afrique, j'avais 9 ans, je ne mesurais pas bien ce que cela allait entraîner.

Nous sommes partis en colonie de vacances, avec Jean-Paul, dans

les Alpes. C'était une colonie catholique, donc avec la messe chaque matin ... bref, nous en sommes revenus avec une tome de Savoie bien habitée par les asticots. Papa l'a nettoyée sur le balcon et nous l'avons mangée.

Papa est parti avec M Sybellas, du Bourget, dans un avion à hélice, en septembre je crois. Maman, Jean-Paul et moi nous sommes restés à Paris en attendant de savoir si Papa resterait là-bas où pas.

Aux vacances de Noël ce fut le départ. Valises surchargées, j'avais un short et un pantalon sur moi, il n'y avait plus de place dans les bagages. Mémère Jeanne nous avait confié un bocal d'asperges. Maman avait casé ce bocal dans le fond d'un grand sac que Jean-Paul portait.

Mais voilà ... en montant un escalier, à Orly, Jean-Paul s'est amusé à cogner le fond de son sac sur chaque marche. Arrivés en haut, ça fuyait ! L'oncle Jean (NB : pour les départs, c'était toujours en famille, et la plupart du temps avec l'oncle Jean), a tiré un couteau suisse de sa poche et a fait un trou dans le fond du sac pour que le liquide s'écoule.

Embarquement sans problème, sauf pour le poids des valises. Je crois que Maman a dû payer une surtaxe (plus tard, lors des autres vols, forts de cette expérience, Jean-Paul et moi nous mettrons discrètement notre pied sous la balance pour « alléger » les valises).

Nous devons faire escale à Douala et prendre un autre avion pour Libreville et Port-Gentil. Mais voilà, un orage sur Douala nous a obligé à faire route vers Brazzaville.

Pendant l'atterrissage une odeur très forte se dégage du compartiment à bagages : le sac avec son bocal d'asperges ...

Pendant le vol, nous n'avons rien senti en raison du système de ventilation, mais maintenant, ça pue !

Débarquement à Brazzaville. Une chape de plomb nous tombe sur les épaules. Il fait chaud, c'est très humide, et il n'est que 6 heures du matin, et nous avons nos vêtements de France.

Nous devons attendre notre ré-embarquement pour Douala. On nous offre un petit déjeuner dans la cafétéria où deux femmes de ménage lavent le sol à grande eau. Toutes les odeurs de l'Afrique se dégagent, il me semble les reconnaître, je ne suis pas gêné. Il me semble aussi redécouvrir cette lenteur typiquement africaine, ce qui n'enlève rien à l'efficacité.

Retour dans l'avion. Tiens on dirait que la cabine a été aspergée de déodorant. Le bocal d'asperges ?

Atterrissage sur Douala. L'odeur revient, un peu plus forte. Cette fois nous débarquons avec nos bagages. La correspondance pour Port-Gentil est partie, il nous faut attendre celle du lendemain. Nous sommes logés dans un hôtel proche de l'aéroport. Nous vidons le sac de Jean-Paul et jetons le bocal d'asperges (qui sent très fort) dans la poubelle. La garçon d'étage, qui emmène la poubelle, la tient à bout de bras et tourne la tête. Désolé ...

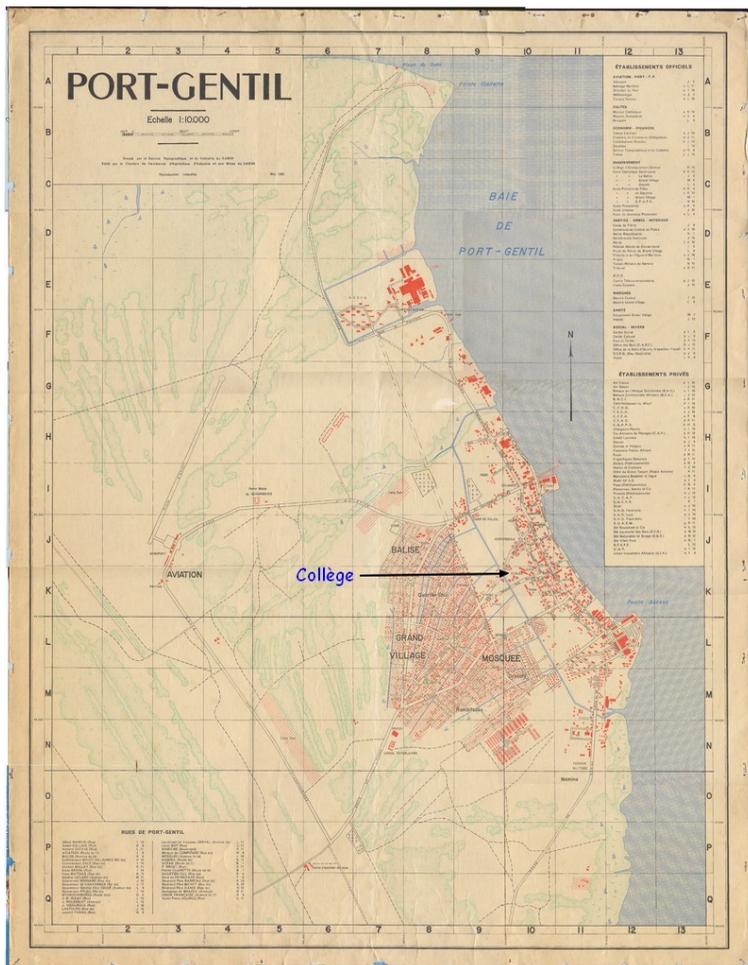
Nous pouvons enfin nous changer et adopter une tenue plus adéquate : chemisette et short. Nous sommes à Noël.

Le lendemain, par Air Gabon, nous prenons un avion à hélice, comme celui que Papa avait pris au Bourget. Direction : Port-Gentil.

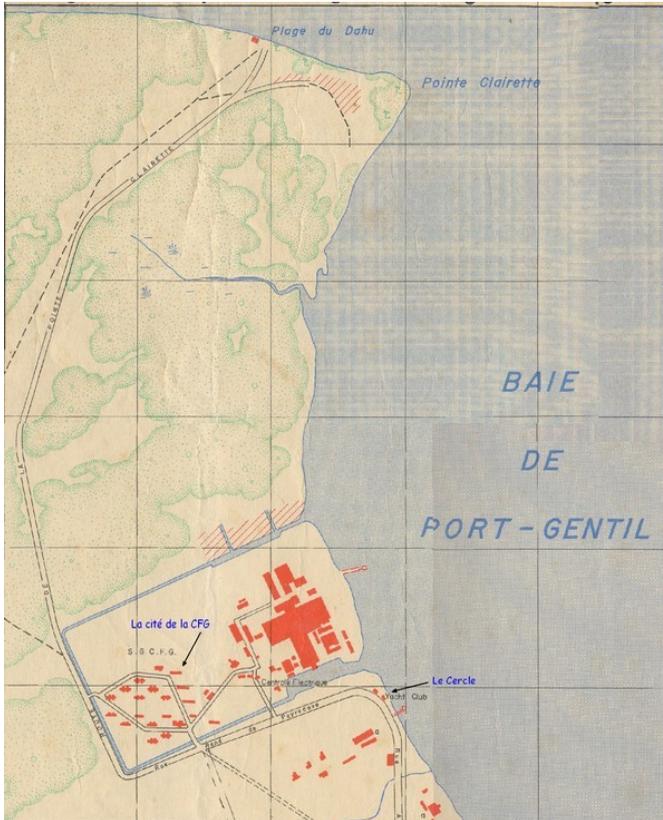
Arrivée sans encombre, Papa nous attend avec impatience. NB : pour les jeunes d'aujourd'hui, à l'époque il n'y avait pas le téléphone

partout, nous n'avions donc pas pu joindre Papa, et il n'avait eu des informations que très tard par l'aéroport. Il était déjà venu nous chercher la veille et avait attendu que l'avion se vide pour comprendre que nous n'étions pas là ...

Papa avait loué une voiture, il nous emmène directement à la maison : le « ranch ». Nous allons pouvoir prendre nos premières marques avant la rentrée scolaire.



### 3.3 La vie dans la cité de la CFG



#### 1 Le ranch

Papa travaillait à la CFG (Compagnie Franco Gabonaise), c'était une usine de fabrication de contre-plaqué (voir « Le Livre de Notre Père »).

Cette entreprise avait construit une cité pour son personnel expatrié, les « blancs ». Au début nous n'habitons pas dans la cité, mais en face de l'usine dans une maison isolée : le « ranch ».

Nous avons un grand jardin, avec un vrai bananier, pas un bananier

décoratif, non, le nôtre il donnait des bananes. C'est depuis cette date que je n'arrive plus à manger les bananes en France, celles qui sont cueillies vertes et mûrissent dans un bateau. Les nôtres elles mûrissaient au soleil, et on les prenait au fur et à mesure sur le régime.

Dans la maison nous avons fait quelques découvertes, à commencer par la moustiquaire qui recouvrait tout le lit. Chaque soir nous faisons la chasse aux moustiques, et un peu plus tard nous avons pris l'habitude de capturer un margouillat et de le mettre dans la moustiquaire : un vrai anti-moustiques 100 % écologique et efficace.

Les margouillats étaient aussi une découverte. Une espèce de lézard, petit, couleur brun très clair et même transparent. Avec la lumière, on voyait l'intérieur du corps. Nous nous sommes vite familiarisés avec ce petit animal que l'on pouvait facilement attraper et garder dans la main.

Nous avons aussi découvert les fenêtres sans vitres, uniquement des moustiquaires, à guillotine. Les volets, en bois, se soulevaient. On les faisait tenir avec un bâton coincé sur le bord de la fenêtre.

## 2 Le climat

Côté météo, je me suis très vite adapté. Chaud et très humide. Mais jamais brûlant. Rarement plus de 37°. Des tornades soudaines : vent violent, pluie énorme. En quelques instants tout était trempé, l'atmosphère devenait irrespirable. Puis quelques instants plus tard, tout était sec, et le taux d'humidité revenu à la normale (90 % je crois). Je ne crois pas avoir connu une seule journée sans soleil. La nuit venait très vite, à 18h45 exactement, chaque jour et ce en

moins d'un quart d'heure. Le matin le jour venait également très vite, à 6h30 en moins d'un quart d'heure. Nous sommes sous l'équateur.

J'ai très vite adopté les tenues vestimentaires adéquates : chemisette + short pour la soirée, short torse-nu pour la journée, maillot de bain en cas de pluie ...

### **3 la cité de la CFG**

La cité de la CFG s'organisait en bâtiments composés de 4 habitations avec chacune 1 étage, on parlait de « case ». Chaque case avait un jardin, plus ou moins grand selon le niveau hiérarchique du salarié hébergé. Une route circulaire distribuait toutes les habitations.

Nous aurons, lorsque Papa prendra le poste de Chef Comptable, la case « Pautrat » (le nom de son prédécesseur), d'attribuée. Nous irons donc dans la cité elle même.

La cité comprend également un bâtiment avec l'économat, dans lequel on règle par « bons », le cinéma et la garderie. Un bâtiment pour les « célibataires » avec leur propre cantine, et bâtiment pour les « noirs » dans lequel la famille O'bam habite.

Nous nous déplaçons beaucoup en vélo. Surtout moi. En fait, avec la bande de copains de la CFG, nous nous retrouvons chaque soir devant l'économat. Très régulièrement nous achetons un boîte de lait Nestlé concentré sucré, payée avec 1 bon. Et nous faisons des tours de cité jusqu'à la tombée de la nuit en sirotant notre lait. Nous connaissons parfaitement la cité, qui habite où, quelles sont ses habitudes, etc. De temps en temps on fait la course, puis on reprend un rythme normal et on discute.

L'ensemble du domaine de la CFG est entouré par un marigot (fossé) qui se déverse dans la mer. C'est un peu notre domaine réservé. On y construit des cabanes. On y va à la chasse, avec des carabines à plomb. On tire sur des espèces de gros têtards dont la tête sort de l'eau. Nous y avons rencontré des serpents et un ou deux iguanes, mais ils ont eu plus peur que nous.

Entre ce marigot et les jardins des cases, il y a une zone de broussailles, d'herbes. C'est aussi notre terrain de jeu. C'est là qu'une fois j'ai mis le pied sur un pneu de mobylette. Mais le pneu a bougé sous mon pied, c'était un énorme serpent noir ... j'ai couru très vite, je suis revenu sur mes pas, mais je n'ai rien retrouvé. Même pas peur, j'avais ma carabine à plomb !

Dans la partie non habitée du domaine de la CFG, il y avait le dépôt d'ordures ménagères. Ordures qui se consumaient lentement. C'était aussi notre terrain de jeu et de chasse. C'est là que j'ai tué mon premier oiseau, à la carabine. Bon, j'ai pas voulu le manger ... Notre jeu favori, c'était les bombes de laque. On se cachait derrière un tas d'ordures et on lançait la bombe de laque dans un feu d'ordures, on attendait, et ça partait comme une fusée ... dans n'importe quelle direction ! Personne n'a jamais été blessé, par chance.

Un peu plus loin il y avait des plantations d'ananas, en bordure du marigot. C'était, paraît-il pour arrêter les feux de brousse. Nous, on mangeait les ananas.

En bordure de la route circulaire de la cité, il y avait des cocotiers. C'est là que j'ai appris à les sortir de leur coque, à percer les yeux pour en boire le lait et à les ouvrir, le tout sans aucun outil. Il faut dire, que dans la bande de copains, il y avait Roger O'bam, il nous a

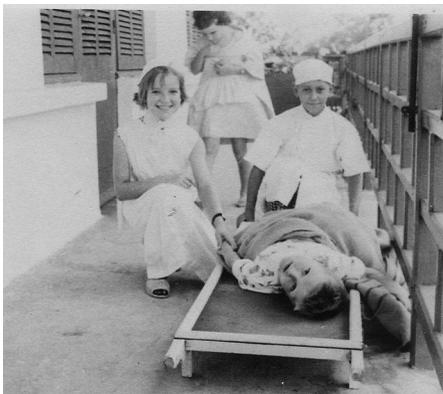
appris plein de trucs.

## 4 La bande de copains

Nous étions totalement libres d'aller où nous voulions, puisque nous étions dans la cité. Les parents ne s'inquiétaient pas. Ils nous fallait juste rentrer à la nuit tombée. D'ailleurs on préférait rentrer, puisque c'était l'heure des moustiques et des chauves souris.

La bande de copains évoluait au fil des années en fonction des arrivées et des départs, et aussi de celles ou ceux qui rentraient en France pour aller à l'école. Mais il y avait quelques piliers comme Roger, le seul gabonais de la bande, fils du chauffeur du car, Michel Arduini le fils de l'infirmière, les filles Maris, le directeur de l'usine, Doudou (Dominique Rollet) le fils du directeur précédent, etc., etc. la liste est longue, nous étions une bonne dizaine à aller à l'école ensemble.

Nos lieux de rassemblement ont d'abord été la garderie (lorsque nous étions plus jeunes) dans laquelle on entraient et on sortait librement. C'était plus un lieu d'activités pour les enfants. Avec l'organisation de spectacles : une fois je devais *C'est moi qui tient le brancard pour le spectacle, je jouer le rôle d'un ne sais plus qui sont les autre enfants*



chirurgien qui avait oublié ses lunettes dans le corps du malade. Mais j'ai oublié d'oublier mes lunettes, j'étais très fâché et ça a fait rire tout le monde ...

Autre lieu de rassemblement, en dehors des tours de vélo de la cité, le cinéma. Une fois par semaine, il y avait un film. Ce qui comptait pour nous c'était de mobiliser les sièges de la rangée du haut et de manger des bonbons. Les parents allaient s'asseoir en bas, s'ils venaient. L'entrée était payante, avec un bon ...



*Le bâtiment avec la garderie, l'économat et le cinéma. Et le bus de Mr Obame*

La cité avait également 2 courts de tennis. C'est là que j'ai appris à jouer et que j'ai eu ma première et seule raquette de tennis.

Et puis, lieu suprême : la plage ...

## **5 La SPAFE et la SER**

SPAFE = Société des Pétroles d'Afrique Française Équatoriale

SER = Société Équatoriale de Raffinage dans laquelle Papa

travaillait.

C'est là que nous sommes allés habiter lorsque Papa a changé de travail. A l'époque nous ne venions plus que pour les vacances. Je n'ai pas vraiment connu ni fréquenté ce quartier.

Nous habitions en appartement, mais moi je continuais à aller retrouver la bande de la CFG. Avec mon vélo je traversais Port-Gentil, puis par la nouvelle route, j'allais jusqu'à la cité ou à la plage.

Ensuite je vais avoir une mobylette, avec laquelle je vais pousser jusqu'au Dahu, sur la route en latérite. Un jour, en allant à la plage du Dahu, je n'ai pas vu un nid de poule et je suis passé par-dessus le guidon. J'ai réussi à atteindre la plage, j'en ai profité pour aller me laver à l'eau de mer .... conclusion je saignais encore plus. Je suis allé voir Mme Escassu, infirmière de la SER. Elle a soigné mes plaies et m'a copieusement recouvert de Mercurochrome. Quand je suis allé voir Papa, il a failli changer de couleur. Le soir nous sommes allés chez le médecin qui m'a fait une piqûre anti-tétanique. Bon, j'ai encore quelques traces visibles, mais finalement c'était pas grave. Je crois que cela s'est passé en juillet-août 1969.

### **3.4 La plage, encore la plage**

A Port-Gentil nous allions vers 3 plages différentes : le Cercle juste à côté de la CFG, le Dahu et la Pointe Clairette où la SER sera installée et enfin l'océan que nous atteignons par une piste de sable. Ensuite nous allions vers d'autres plages, mais en bateau (voir un peu plus loin).

# 1 La plage du Cercle

C'était notre plage, je veux dire la plage de la bande de copains de la CFG.

Elle était située entre l'épave du Mandji, bateau qui avait servi à installer la CFG et un wharf.

On l'appelait « le cercle », parce qu'il y avait un bar-restaurant en « dur », mais qui a été rapidement laissé à l'abandon.

C'est là que j'ai appris à nager, à marcher sur les radeaux de billes de bois, à faire de la pirogue, à pêcher.

J'ai appris à nager tout seul, d'abord en m'entraînant, le ventre sur un tabouret, pour faire les mouvements. Ensuite j'ai testé l'efficacité des mouvements dans l'eau, et finalement je me suis lancé du bout du wharf avec comme objectif d'atteindre la plage. Objectif atteint : je suis encore ici bas ...

Le Mandji, bateau échoué, immobile et rouillé sur lequel nous allions à l'aventure, pieds nus, au risque de passer au travers de sols rongés par le temps. Il nous servait de plongeur, uniquement à marée haute, il n'y avait pas assez de fond à mi-marée. Je crois me souvenir qu'un « européen » s'est tué là ... C'était fantastique, on pouvait voir à travers les entrailles du bateau posé sur le sable.

Le Mandji, poste avancé pour la pêche au fil. Nous n'avions pas de lancé ou autres accessoires évolués. Notre technique. Avec une gaffe, un fil avec des hameçons à 3 branches et un plomb, on la lançait dans un banc de sardines, on tirait par saccades, et on remontait ce qui allait nous servir de vif. Le « vif », on lui passait un hameçon à travers le corps, et on lançait une ligne avec un gros plomb et un flotteur le plus loin possible. Il ne restait plus qu'à

attendre la bécune (barracuda local), la bonite (petit thon local) ou une raie quelconque. Je me souviens de cette raie pastenague que nous avons attrapée. L'homme de la plage, africain de haute stature qui surveillait le cercle, la plage, le Mandji et tout ce qui était « surveillable », est venu à notre rescousse. Il a pris un chiffon et a cassé le dard, puis a enfilé un bâton entre les 2 yeux de la « bête ». Fiers de nous, Jean-Paul et moi, avons ramené notre prise sur la plage. Et là, elle a donné vie à 3 petites raies ... L'homme de la plage les a poussées vers la mer. Cet épisode me permis de contredire la maîtresse d'école. Non tous les poissons ne sont pas ovipares, il existe 3 espèces vivipares, dont la raie pastenague ! Première victoire de mon esprit de contradiction qui n'a jamais cessé de se renforcer.

Papa a voulu que l'on mange la raie ... Je crois être certain que c'est depuis cette date précise que je ne peux plus avaler le moindre animal sortant de l'eau. C'était infecte ! Et j'ai regretté de ne pas lui avoir laissé la vie sauve. Heureusement, 3 petites bêtes ont pris le relais.

*NB : Mandji est le nom de la presqu'île sur laquelle Port-Gentil s'est construit, avec comme pointe le Cap Lopez.*

Toujours sur la plage du Cercle, c'est là que j'ai eu ma pirogue. Petite, mono-place, mais une vraie pirogue, taillée dans un tronc d'arbre, parfaitement mal équilibrée et qui pouvait capsailer (se retourner) à tout moment. Elle me servait à aller pêcher, sur les conseils de mon copain Roger Obam.

Roger m'a raconté une séance de pêche, en solo dans sa pirogue. Il avait réussi à accrocher un tarpon. Particularité du tarpon : le palais est comme un os de seiche, il ne faut donc pas tirer trop fort sur le

fil si non il se décroche. Roger a travaillé le poisson tout en douceur, il s'est laissé emporter par le poisson qui lui a fait traverser la baie de Port-Gentil. Ce n'est qu'au bout de 12 heures, il y a passé la nuit, qu'il a réussi à amarrer le poisson au long de sa pirogue. Le tarpon faisait la longueur de la pirogue. Cette fois là il n'a pas capsillé et a ramené sa prise sur la plage.

La plage du cercle, c'est là aussi que nous avons fait les premiers essais des bateaux de Jean-Paul :

- la barque toute carrée. Elle était très stable, parfaite pour la pêche, avançait à l'aviron
- le kayak : avec structure en bois et côtés en placage. Il nous a servi à apprendre à esquimauter (sous l'équateur), Maman avait fabriqué une jupe en skai
- le hors-bord de course : espèce de pelle que Jean-Paul avait fabriqué dans le jardin. Il a été essayé avec un moteur de faible puissance. Le propriétaire du moteur n'était pas rassuré en voyant l'engin lever du nez. Avec un peu plus de chevaux, l'engin s'est aplati sur la mer. Jean-Paul a du ajouter une petite dérive pour réussir à le piloter à peu près correctement.

La plage du cercle, ce fût enfin le lieu de rencontre de la bande de copains, lorsque le « dit » cercle avait été laissé à l'abandon. Il n'y avait plus que nous. Cette période a duré de la 6<sup>e</sup> à la terminale, pendant les grandes vacances essentiellement. J'y ai grandi, perfectionné ma natation, appris à marcher sur les radeaux de billes. Nous étions libres, sans aucun parent pour nous surveiller. La composition de la « bande » variait en fonction des années. Certains étaient là, d'autres pas. Mais c'était immuable, matin et après-midi à

la plage, soirée dans la cité de la CFG, à tourner en vélo.

Très souvent, des radeaux de billes de bois venaient s'amarrer au long du Mandji, en attendant d'entrer dans le chenal de la CFG. C'était des troncs d'arbres, tous de même longueur, venant de la forêt équatoriale via l'Ogoué. Nous en faisons notre terrain de jeux. C'était super de marcher sur l'eau, avec ces billes qui tournaient sous nos pieds, s'écartaient, se rapprochaient. Nous plongeons sous les radeaux ainsi formés, des radeaux de plusieurs centaines de mètres. Nous étions un peu fous ... si l'on tombait entre deux billes et qu'elles se rapprochaient, c'était la mort assurée ... à moins de plonger sous le radeau ... nous avions l'issue, nous ne craignons rien ... ou presque.

## 2 Le Dahu

Le Dahu, c'était le nom du restaurant situé sur la page de la Pointe Clairette. On y arrivait par une piste qui partait depuis la CFG. C'était la plage du dimanche, celle où nous allions avec les parents..



*La famille se baigne : Papa, moi, Jean-Paul et Maman*

La plage allait de la Pointe Clairette à l'Île aux Pigeons.

C'est là que sera construite la raffinerie de pétrole, la SER, et le village de la SER, équivalent de la cité de la CFG, mais je n'y habiterai jamais.

C'est sur cette piste que j'ai appris à conduire. D'abord la Dauphine

Ferlec (à embrayage automatique), puis la 2 CV. Il y avait des zones de sable. J'étais le mois lourd et le moins musclé de la famille, je prenais donc le volant ... J'avais quel âge ? Moins de 10 ans ! Mon job, c'était d'arrêter la voiture là où il n'y avait plus de sable. OK, j'avais un peu de mal à voir la route, mais je me cramponnais au volant.

*sur la plage du Dahu : Jean-Paul, Papa et moi*



Cette plage a beaucoup évolué avec l'arrivée de la SER. Construction de la raffinerie, de la cité et surtout d'un club de voile.

Sur cette même plage, après la cité de la SER, et juste avant l'île aux Pigeons, il y avait d'abord un village africain puis des cases construites par des « blancs », cases utilisées pendant les week-end. Arduini avait une case. Nous, la bande, y avons passé un week-end complet. Nous avons fait un feu de camp sur la plage et pique-niquer pendant 2 jours. Nous avons l'impression d'être à l'autre bout du monde, en liberté totale, alors que nous n'étions qu'à quelque centaines de mètres des cases de la SER ... Nous sommes allés à pied sur l'île aux Pigeons, à marée basse, dans 10 centimètres d'eau, limpide, chaude et truffée de raies torpilles.

L'île aux Pigeons : c'est là que des bras de mangrove arrivaient, se rejoignaient dans un trou, le trou Chapuy, haut lieu de plongée. Nous allions à la pêche, juste au bord des palétuviers qui plongeaient leurs racines dans l'eau. C'était aussi un haut lieu de pêche à la traîne.

### 3 L'Océan

Cette fois nous allions dans l'autre sens. Nous quittions la baie de Port-Gentil avec ses eaux chaudes et calmes pour affronter les vagues de l'océan.

En réalité nous ne faisons que quelques kilomètres pour traverser l'île Mandji. La route partait du Grand Village, tout proche de l'aéroport. En fait de route, c'était une piste de sable. La 2 CV franchissait la plupart des zones de sables mous, mais parfois les ornières étaient trop profondes. Il fallait alors soulever l'avant de la voiture pour la monter en haut des ornières. Manœuvre facile avec une 2 CV, on la faisait rebondir, et hop, un coup en travers. Autre technique : pousser. Là, j'avais le beau rôle, puisque plus petit et moins musclé on me confiait le volant.

Bref, la route vers l'océan était déjà une aventure. Mais arrivé sur place ... le vent nous rafraîchissait, les vagues, ou plutôt les rouleaux, nous bouscuaient. Il se disait que la zone était dangereuse, qu'il ne fallait pas passer le 3<sup>e</sup> rouleau, qu'il était impossible d'en revenir.

Cette plage que nous appelions « l'océan » allait du Cap Lopez jusqu'à l'embouchure d'un des bras de l'Ogoué via une lagune. C'est à cet endroit que fin 1969, juste avant le jour de l'an, Jean-Paul était parti à la pêche en hors-bord avec M Jouglas et Durand je crois. Ils

pêchaient dans cette embouchure. Une vague plus importante est arrivée et à fait chavirer le bateau. Jean-Paul a réussi à nager jusqu'au banc de sable du milieu de l'embouchure, les 2 autres se sont agrippés au bateau retourné et sont partis à la dérive dans l'océan. Ne les voyant pas revenir, l'alerte a été donnée en fin d'après-midi. Jean-Paul a été secouru par un hélicoptère en fin de journée. Les 2 autres ont passé la nuit accroché à l'avant du bateau retourné, ils ont été repérés depuis une plate-forme pétrolière au petit matin, sains et saufs. Ce sera notre dernière aventure avec l'océan.

#### 4 Les sorties en pinasse



##### *Papa et Mouden*

La pinasse était un bateau à moteur, en bois, avec une petite cabine, que Papa pouvait louer pour la journée lorsqu'il était à la CFG.

Nous faisons alors une journée pêche-pique nique. Le matin nous partions pour pêcher à la traîne, juste avec une ligne et une cuillère, pas de canne à pêche. Généralement nous allions à la bouée au Prince. C'était la bouée qui marquait l'entrée de la baie de Port-Gentil, nous étions à la limite de l'océan. Et ça mordait : bécunes (espèce de barracuda, la plus grande faisait 1m80 ...), carangues

(gros poissons assez plats qui tiraient très fort), bonites (genre de petits thons) et quelque fois des requins, mais nous n'en n'avons jamais remonté à bord, systématiquement ils plongeaient sous le bateau, le fil de pêche entraînait alors dans le bois du bord du bateau et cassait. Une fois, nous avons pris une bécune, puis un coup sec et nous n'avons remonté que la tête qui mesurait une bonne quarantaine de centimètres, un requin était passé par là ...



*Papa, Jean-Paul, Mouden et Allard*

Toujours à propos de requins. Nous étions au Cap Lopez (pointe nord du banc de sable qui formait la lagune de Port-Gentil), nous avons vu un magnifique requin marteau attaqué par 2 marsouins ... le requin était mal en point et n'arrivait pas à s'échapper.

En fin de matinée, nous allions pique-niquer du côté de l'île aux Pigeons, dans une case sur le bord de la plage. Là c'était baignade, plongeons depuis la pinasse, pêche depuis le bord et quelque fois nous repartions pêcher à la traîne dans les bras de mer qui entraient entre les palétuviers.

Généralement la journée se finissait avec de beaux coups de soleil ... nous avons passé la journée sur l'eau et sur la plage, torse-nu,

juste en maillot de bain. Maman en a beaucoup souffert, surtout en début de séjour (Cf le Livre de Notre Père). Par la suite elle avait mis au point une huile de protection solaire à base d'huile de table et de plantes. C'était efficace, on appelait cela du « bronze à l'ombre », ça teintait bien la peau (mais sur nous, Jean-Paul et moi, ça ne se voyait pas ... nous étions « bronzés »).

Petite remarque : les gens qui avaient la peau très claire (les blancs comme on disait ...), avaient de gros problèmes avec le soleil. Nous n'avions pas de produits solaires, je ne sais même pas si cela existait. Ils prenaient des coups de soleil juste en se baignant, l'eau était claire, le sable au fond était blanc, ça suffisait pour brûler.

Plus tard, quand Papa est allé à la SER, il a acheté un petit hors-bord, de marque « Jeannot ». Nous nous en servions pour aller pêcher à la traîne dans ces bras de mer entre les palétuviers, et comme points de départ pour la plongée. A cette époque nous étions équipés d'un lancer avec moulinet, le progrès ... Je me souviens d'avoir pris une belle bécune, entre les palétuviers. Elles venaient là pour se nourrir.

## 5 La voile

Lorsque Papa est « passé » à la SER, nous avons pu utiliser le club de voile qui a été construit sur la plage du Dahu. Des 421, 505 ... C'est là que j'ai appris la voile, d'abord sur 421 en double, puis en solo, et enfin sur 505 en solo. On pouvait prendre un bateau quand on voulait, partir sans gilet de sauvetage, seul et aller où l'on voulait.

C'est Jean-Paul qui a commencé la voile avec un « spécialiste », un ancien de la Marine je crois. Ensuite il m'a initié au gréement et

maniement du 421. Et ensuite j'ai appris aux copains ...

Le plan d'eau était bien protégé entre la Pointe Clairette et le Cap Lopez. Pas de grosses vagues et un vent stable, nous étions au fond de la baie. A marée basse nous pouvions naviguer en utilisant les trous qui avaient été faits au moment de la création de la cité de la SER, le sable avait été pompé pour remblayer la plage. Bref, on s'éclataient ...

J'ai connu les galères de la voile : pas assez de fond pour descendre la dérive, bouts emmêlés, chavirements à répétition, etc. Mais aussi les plaisirs : chavirements évités en se mettant en rappel, quitte à mettre les pieds sur la dérive, tirer des bords infinis à pleine vitesse, et surtout les marsouins qui nous accompagnaient.

Je me souviens de cette fois où j'ai dû ramener un autre voilier en remorque. 2 filles, que je ne connaissais pas, avaient pris un 421, sans savoir manœuvrer. Les vents venant de terre, il fallait louvoyer pour rejoindre la côte, elles ne savaient pas faire ... J'étais seul sur un 421, je les ai prises en remorque. J'ai mis plus d'une heure à parcourir les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de la plage. Quelle galère de louvoyer avec un bateau en remorque ... à l'arrivée je leur ai conseillé de prendre des cours avant de repartir !

J'ai aussi appris à manœuvrer sans safran. J'avais remonté le safran pour passer un banc de sable, mais il est resté coincé en position haute. C'est donc en jouant sur le foc et la voile que j'ai dû diriger le bateau. Le chemin, cette fois encore, fut long ...

Une dernier souvenir. Ils nous arrivaient de faire un échange de bateau au large, à quelques centaines de mètres du bord : l'un partait à la nage pour rejoindre le voilier, l'autre rentrait à la nage. Une fois, Jean-Paul m'a laissé le voilier devant l'île aux Pigeons,

mais les écoutes de voile et de foc étaient emmêlées et coincées dans les taquets d'arrêt. J'ai pris la barre et le voilier est parti en chavirage. Je me suis mis en appui sur la quille pour redresser, dès le début du chavirage. Mais impossible de relâcher la voile, elle était coincée ... Je suis resté comme ça, en équilibre pendant un bon moment, direction le large ... J'ai du sauter du bateau pour qu'il finisse de chavirer, puis le rejoindre à la nage, démêler les écoutes en étant dans l'eau, tout débloquer avant de redresser et reprendre la barre. J'étais très en colère !

J'ai tiré mes derniers bords dans la baie de Port-Gentil début janvier 1970 ... Je ne retrouverai jamais une telle liberté sur l'eau.

## 6 La plongée

Là encore, c'est Jean-Paul qui a commencé la plongée avec un groupe de plongeurs de la SER. Donc lorsque Papa était à la SER.

Ensuite ce fut mon tour. J'ai appris avec Jean-Paul et un autre plongeur, dont je ne connais plus le nom.

Nous allions avec le hors-bord de Papa sur le Trou Chapuy, à côté de l'île aux Pigeons, dans l'entrée des bras de mer bordés de palétuviers. Il y avait une dizaine de mètres de fond et une épave au fond du trou, donc des poissons.

Nous avions les bouteilles par la SER. Notre équipement était sommaire : maillot de bain, pas de combinaison (Jean-Paul en avait une), masque, palmes et ceinture de lest avec du plomb. Pour chasser nous avions des fusils à sandows avec harpon.

La chasse sous-marine avec bouteilles n'était pas interdite, nous

pouvions donc aller nous poser sur le fond, à la limite de l'épave pour y attendre qu'un poisson veuille bien pointer son nez.

Pour faire des photos sous l'eau, Jean-Paul avait acheté un boîtier étanche dans lequel on mettait un appareil photos.



*Ici Jean-Paul, et moi sur le bord d'un Zodiac*

C'est au cours d'une de ces plongées, avec Jean-Paul, que nous avons croisé la route d'une bécune (barracuda), elle devait bien faire 1m80 ... Nous étions juste au-dessus, elle n'a pas du nous voir, ou nous ne l'intéressions pas ... elle était là pour chasser ... nous sommes remontés vite fait dans le bateau.

Ensuite je me suis mis à la plongée en apnée (sans bouteille), équipé de ma ceinture de plomb, un masque, un tubat et des palmes. Toujours dans le secteur du Trou Chapuy. J'arrivais à atteindre

l'épave, mais je restais moins longtemps au fond. J'ai tiré quelques poissons et surtout des raies sur les bancs de sable. Il y en avait beaucoup autour de l'île aux Pigeons. J'allais également dans la lagune, vers le Cap Lopez, là où Maman avait, un jour, croisé un hippopotame. C'est là que je me suis fait piéger par une raie. Je l'avais harponnée en plongée, ramenée au bord. J'ai juste oublié de mettre des gants avant d'attraper le harpon pour la détacher. J'ai pris une belle décharge électrique !



*Jean-Paul en plongée*

Les fonds n'étaient pas « magnifiques ». Ce n'était que sable blanc, sans rochers. Nous cherchions donc les épaves (il y en avait quelques unes) ou les zones de palétuviers qui abritaient plus de vie. Sur le sable on ne trouvait que quelques crabes et des raies torpilles à profusion.

## 7 Les pique-nique en brousse

Nous partions vers le sud de Port-Gentil, entre l'océan et l'Ogoué, c'était un peu en « brousse », mais pas en forêt équatoriale. Les arbres y étaient petits et le sol n'était que du sable.



*La Land-Rover en brousse*



*M. Houley*

Bref, on partait avec les « Houley », « Lavisse », « Lebert » et autres. Ils avaient des « Land » ou des « Jeep », des 4x4, des vrais, pas les machins de luxe à 2 roues motrices que l'on voit dans nos villes !

Nous emportions tout le nécessaire : tables, chaises, nappes, glacières, etc. et parfois M Houley nous préparait un méchoui après avoir creusé un trou dans le sable, ou alors on faisait un barbecue, toujours avec un feu de bois à même le sol.

Après l'installation du camp pour la journée, c'était apéros, suivis de l'apéro avec cacahuètes et autres amuse-gueules ... puis le repas partagé (chacun apportait sa spécialité) généralement bien arrosé

(le vin était acheminé en dames-jeannes), et enfin café et pousse-café ... Sieste à l'ombre, et on reprenait le chemin du retour, avant la nuit, vers 17h.

Il y avait un monsieur, « Charlot », qui était soi-disant apatride : ancien Libanais mais devenu sans nationalité. Il avait une « Land » et vivait plus ou moins en brousse, sans avoir vraiment d'activité professionnelle. Je m'entendais bien avec lui. C'est lui qui m'a appris à conduire une « Land », sur les pistes de sable. Mon premier diesel. Il me disait : tu n'accélères pas trop fort, tu y vas progressivement, tu tiens le cerceau (volant) du bout des doigts, la voiture va naviguer avec les ornières, on va flotter sur le sable ... J'avais quoi ? 14 ou 15 ans ... C'était trop génial ! Il m'a aussi appris à me sortir des enlissements, à utiliser le crabot (démultiplication des vitesses) et le blocage de différentiel. Toujours en douceur et en faisant cirer (patiner) l'embrayage si nécessaire. Finalement, c'est sûrement lui qui m'a appris à conduire !

### **3.5 Mon chien**

En 8<sup>e</sup>, une fille de la classe m'a dit qu'elle avait un chiot à donner. J'ai demandé aux parents si l'on pouvait avoir un chien, un petit ... j'ai du insister suffisamment ... Nous voilà partis, Papa et moi, en vélo, à l'autre bout de Port-Gentil, à la SPAFE. Nous en reviendrons avec une petite boule de poils.

Dick, ce sera son nom, mais on l'appellera « Toutoune ».

C'était un bâtard, un vrai de vrai. Il restera petit, mais très vif ...

Il va grandir, vite, et très vite prendre l'habitude de se sauver.

Combien de fois nous lui avons couru après dans la cité de la CFG, sans réussir à l'attraper.

Il aimait beaucoup courir après les cyclistes et leur mordre les jambes ou les pieds. Une fois un africain est arrivé à la maison en demandant à être indemnisé pour « le sang » ... Toutoune l'avait un peu mordu ... Papa a arrangé l'affaire.

Et puis il y a eu cette fois où il était parti, sans revenir pendant plusieurs jours. Papa l'a retrouvé dans la cité. Il avait du se battre avec d'autres chiens, il était très mal en point. Le vétérinaire a préféré mettre fin à ses souffrances. Adieu Toutoune.

## **3.6 Ma scolarité gabonaise**

### **1 La fin du primaire**

Je suis arrivé en janvier 1962 à l'école primaire de Port-Gentil, en 8<sup>e</sup> comme l'on disait à l'époque. Ma première surprise : l'école était mixte. J'arrivais de Paris, de l'école de la rue de Patay, l'école de garçons, l'école de filles était juste à côté. C'était plus surprenant que de se retrouver avec des élèves majoritairement noirs.

En 7<sup>e</sup>, juste avant la 6<sup>e</sup>, j'ai passé mon Certif' (Certificat d'Études Primaires). Cela se passait au collège. Il avait fallu faire une préparation spéciale : dictée, calcul, récitation, histoire et géographie. Tout cela se passait en français, langue officielle du Gabon.

Côté dictée, calcul, récitation, c'était du classique, bien de chez nous, je veux dire « bien français ».

Par contre l'histoire et la géographie étaient adaptées au pays. A

mon âge et à cette époque là, on en rigolait. Mais avec le temps et la réflexion j'ai le sentiment que l'on s'est vraiment foutu de la gueule des élèves !

En histoire : le roi « Déni » (à prononcer avec l'accent). Il paraît que l'histoire du Gabon se limite au « roi Déni ». Pas un mot sur l'esclavage, alors que Port-Gentil était un lieu d'embarquement d'esclaves. Et un « roi » !!! Encore une de ces transformations de technocrates français qui ne peuvent concevoir l'histoire qu'à travers des « rois ». Alors que nous sommes sur le plus vieux continent, celui où l'humanité est née ... on nous raconte des histoires de « rois ». Cela n'a aucune signification dans l'histoire des peuples qui constituent le Gabon, l'idée même de « roi » n'existe pas, un « guide », oui, un « roi » cela ne veut rien dire. J'espère qu'aujourd'hui on enseigne la vraie histoire de ce pays, de ces peuples.

Quant à la géographie, pas mieux. Il ne fallait certainement pas que les élèves sachent qu'ils habitent sur une terre très riche. Juste une petite description sommaire, cela devait suffire ... Passées à la trappe les richesses minières, pétrolières, le bois et les fleuves ... Non, l'important était de connaître les couleurs du drapeau Gabonais, tricolore parce que créé par des colons ... Vert comme la forêt, Jaune comme le soleil et Bleu comme la mer. Cela m'a valu un 10/10 en géographie ...

Bref, je suis quand même content de moi, j'ai mon Certificat d'Études Primaires obtenu à l'étranger, tout le monde ne peut pas en dire autant.

## 2 Le catéchisme

J'ai fait ma communion solennelle et ma confirmation à Port-Gentil, j'avais fait ma première communion à Paris à l'église Jeanne d'Arc.



*Je suis le dernier du rang des garçons*

C'est là que j'ai connu les « pères blancs » ou « pères missionnaires ». Pères blancs car ils portaient une soutane blanche. Ils étaient très proches de la population locale, ils vivaient à la « mode locale ». Ils s'impliquaient totalement dans la vie locale, surtout en brousse. Ils faisaient quelques entorses à la religion et étaient plus dans l'aide aux populations qu'à l'évangélisation.

La religion catholique, les croyances et rites traditionnels se mélangeaient sans problème. Les gabonais venaient à l'église avec leur grigri et écoutaient autant le curé que le sorcier.

J'ai assisté à un mariage en série avec baptêmes préalables. Une dizaine de couples en même temps.



*L'église de Port-Gentil*

### **3 Ma 6<sup>e</sup> à la plage**

Bon, d'accord, le titre est un peu exagéré ... mais quand même c'est presque complètement vrai.

En septembre 1963, Papa était reparti pour le Gabon. Jean-Paul venait de rentrer au Lycée Benjamin Franklin à Orléans où il était en « internat externe », c'est-à-dire qu'il logeait chez des particuliers, à côté du lycée. Nous étions allés choisir le logement en famille. Je me souviens même que le monsieur avait une Ford Taunus ! (détail sans importance).

Moi j'ai fait ma rentrée, en septembre, chez les frères à l'école Domrémy, avec, en prévision, le retour à Port-Gentil pour les

vacances de Noël, ou après, je ne sais plus, mais en tout cas pour la rentrée du 2e trimestre.

L'école n'était pas très loin du 4 rue du Dr Hutinel où nous habitons. Elle était dans une rue, peut-être la rue Domrémy, qui donnait sur la place Jeanne d'Arc.

Côté école, rien de spécial à signaler, si ce n'est le commencement d'un long, très long, apprentissage de l'anglais. Au début c'était assez sympa, le titre du livre d'anglais : « 1 2 3 Go » était très dynamique. Bon, j'avoue, que cela ne m'a pas passionné très longtemps ...

J'allais à la piscine une fois par semaine, ce devait d'ailleurs être le lundi soir. Dans ma tête c'était juste pour ne pas oublier la natation, apprise tout seul dans la baie de Port-Gentil. Je revenais le soir avec les yeux tout rouges (problème qui ne m'a toujours pas quitté) certainement du au chlore, peut-être un peu surdosé ...

Je me souviens de la première séance. C'était dans une piscine de 50 mètres. On se regroupait par niveaux et on nageait dans la largeur de la piscine. Les débutants étaient au début de la piscine, là où l'on avait pied, les meilleurs à l'autre bout. Moi le premier jour, je me suis mis vers le milieu, mais les maîtres nageurs m'ont fait passer successivement d'un groupe à l'autre. J'ai fini la séance à l'autre bout ... Ensuite je me suis pris un peu au jeu. Les « meilleurs » avaient le droit de faire une longueur en début de séance. Une mini-compétition. Et j'aimais être le premier ... d'ailleurs on ne m'a jamais doublé ... Si bien qu'un maître nageur est venu me proposer de faire partie de l'équipe de compétition. Je lui ai expliqué que je ne serais plus là en janvier, donc ... Peut-être que si j'étais resté en France, j'aurais pu faire quelque chose ?

D'ailleurs, mon seul parcours chronométré, quelques années plus tard me laisse penser que ... Mais je préfère quand même mon retour à Port-Gentil.

A part cela, rien n'a vraiment marqué ces quelques mois. Je n'avais d'ailleurs aucun copain. Je crois même que Joëlle Favrais (la voisine du dessous) avait déjà quitté Paris. Donc aucune attache sur Paris. Par contre, les copains devaient m'attendre à Port-Gentil.

Nous sommes repartis, Maman et moi, fin décembre 1963 ou début janvier 1964. Jean-Paul étant resté en pension. Et j'ai donc poursuivi ma scolarité au collège de Port-Gentil. Il y avait quelques européens (on disait des blancs) et une majorité d'africains beaucoup plus âgés que nous. Cela ne posait aucun problème, on travaillait et on jouait ensemble. Nous étions parfaitement mélangés dans la salle de classe.

Et puis, un matin, en classe il n'y avait que les blancs. On avait vaguement entendu parler de mouvements à Libreville, la capitale, mais pour nous, les petits blancs, tout baignait comme d'habitude. Brusquement, la classe a été envahie par des noirs, des grands. Ce n'étaient pas nos copains de classe, peut-être ceux de 3e (ils avaient près de 20 ans). Ils nous ont dit de sortir rapidement, ce que nous avons fait. J'ai été un peu bousculé, juste l'un d'eux qui m'a pris par le bras pour me pousser vers la sortie, la braguette de mon short est restée coincée dans un coin de table et s'est déchirée. J'ai mis mon cartable devant et je suis sorti tranquillement. C'était la révolution à Port-Gentil !

Pour calmer les africains, les pompiers sont intervenus avec les lances à incendie. Il faut dire que les magasins commençaient à être attaqués.

Au début, nous, les petits blancs, étions un peu dépayés. Plus d'école, ça changeait nos habitudes, mais pas pour longtemps.

Très vite nous nous sommes organisés : point de rencontre, le Cercle. C'était la plage la plus proche de la cité de la CFG. Le matin c'était plage, puis retour à la maison avant les parents, histoire d'ouvrir nos cahiers d'école. L'après-midi, après la sieste, c'était plage, puis retour à la maison avant les parents, histoire de ...

Les parents s'étaient organisés pour nous donner des cours. Papa faisait les mathématiques, Mme Allard, la mère de Corinne, devait nous faire le français, l'histoire et la géographie et je crois que c'était M. Sibellas qui nous faisait l'anglais. Ils avaient fait venir des cours par correspondance de France, avec les corrigés ... que nous avons interceptés ... Comme ça on gagnait du temps pour la plage.

C'est cette année là que j'ai fait d'énormes progrès en pêche à la ligne. Roger Obam était mon professeur, il avait mon âge, mais manœuvrait mieux que moi sa pirogue. D'ailleurs j'en avait eu une petite, monoplace. Elle restait sur la plage au Cercle. Et c'est avec elle que je me suis lancé dans la pêche à la traîne avec des appâts vivants ! Nous avions un fil avec une série d'hameçons triples qui nous servait à gaffer les sardines dès qu'un banc se présentait. Ensuite on attachait la sardine vivante (ou presque) à un gros hameçon au bout d'une ligne (juste le fil), et on partait se balader devant la plage en tirant le fil. On essayait de repérer des bancs de bonites (espèce de petits thons). J'en ai quand même pris quelques unes. J'ai du les donner à Roger, ils étaient nombreux dans sa famille, et moi je ne supporte pas l'odeur du poisson qui cuit. De temps en temps je pêchais à « l'africaine ». Toujours avec la ligne

et son appât vivant, sans canne à pêche, je m'éloignais un peu avec la pirogue, là je m'allongeais dans la pirogue et j'entourais le fil de la ligne autour du gros orteil, pour savoir si ça mordait ! Et je pausais, sous le soleil ... Quand j'avais trop chaud, un petit plongeon et retour à la pause.

C'était quand même top la sixième !

La « bande » de l'époque était composée de : Michel Arduini, Corinne Allard, Evelyne Morisset, Pierre Moulineau et son frère, Roger Obame, peut-être Christine et Brigitte Marisse, et d'autres que j'oublie présentement ... peut-être Jouglas, Caron, Léger, Voiglio ? Patrick Lefèvre, lui, nous avait rejoint pour les vacances.

Petit à petit il s'était formé deux sous-groupes, je ne sais plus pourquoi, mais chacun avait choisi son camp. Et le ton montait, y compris contre les parents à qui l'on reprochait de ne pas nous laisser assez de liberté (sic). Je me souviens qu'un jour Corinne Allard, qui était arrivée à Port-Gentil bien encadrée par ses parents, était montée sur la table du séjour et avait commencé à crier sur ses parents ... Sa colère était même arrivée jusque chez nous, ou j'avais du me fâcher un peu aussi ... Du coup les parents avaient, tous ensemble, décidé de reprendre les choses en main. Ils s'étaient réunis à la maison, avaient pris l'apéro, nous on en avait profité pour se goinfrer de cacahuètes et autres gâteaux salés, le tout arrosé de sirop de menthe au Pastis ...

Avec l'arrivée des vacances (des grandes vacances), l'atmosphère s'est détendue. On ne parlait plus de cahiers d'école ...

Jean-Paul est arrivé de France. Je me souviens, il m'a rapporté 3 disques (des 45 tours avec 4 chansons). Un de Claude François qui était en photo avec une grosse voiture (Ferrari ou Jaguar) qui avait

4 pots d'échappement ! Dans une des chansons on entendait le bruit du moteur qui vrombissait, je ne sais plus ce qu'il chantait. Le 2e disque avait en couverture une fille avec des couettes : Sheila qui chantait « L'école est finie » (j'apprendrai plus tard qu'elle habitait dans le même immeuble que moi à Paris, mais je ne l'ai pas reconnue). Et le 3e, c'était un petit album avec l'histoire du chanteur et les paroles. C'était pas du « yéyé », mais les paroles étaient simples et belles. D'un côté il y avait « Auprès de mon arbre » et de l'autre « La canne de Jeanne ». C'était mon premier disque de Brassens, pas le dernier.

Côté copains, certains étaient repartis, d'autres arrivés. Ce seront des vacances normales : plage et pêche la semaine, promenades en vélo avec les copains, plage le week-end, etc. Rien que du « très normal ».

Cette année là, 1964, j'aurai quand même fait des progrès en : natation, pêche au vif, conduite automobile (Jean-Paul n'étant pas là, j'avais le droit de prendre le volant plus souvent ...), etc.

Voilà, ce fut ma première « révolution » ... avec comme conséquence très négative : à la rentrée je reste en France ... Mais je ne me plains quand même pas trop, ce fut une « bonne année » . Vive la « révolution » de 1964 !

### **3.7 Le retour par bateau**

*Je me permets de détailler cette partie du « Livre de Notre Père », (Cf page 162), avec mon angle de vue du haut de mes 12 ans.*

#### **1 Préambule**

Les parents avaient décidé de rentrer en France par bateau, une

« croisière » de près de 3 semaines qui allait nous permettre de visiter la côte ouest de l'Afrique de Port-Gentil à Dakar.

Après 6 mois de scolarité plutôt perturbés, ils avaient également décidé de me laisser en France pour poursuivre mes études, ça c'était moins gai ... Mais revenons à ce voyage de retour.

Jean-Paul avait fait son année scolaire à Orléans au Lycée Benjamin Franklin, il était arrivé fin juin à Port-Gentil pour les vacances.

En juillet, c'est la famille Allard qui partait définitivement de Port-Gentil en prenant la rotation précédente du paquebot : le Foucauld.

Comment était venue cette idée à nos parents ? Je pense que cela vient du fait qu'à de nombreux passages des paquebots (le Mermoz, le Foucauld et le Brazza) à Port-Gentil, nous en profitions pour aller « prendre un pot » (Ndlr : prendre l'apéritif) à bord. Je suis, d'ailleurs, encore en possession d'un porte-clés du Mermoz ... (en réalité je viens de le retrouver par hasard).

J'ai écrit « nos » parents. L'idée est née en même temps dans la famille Allard et chez nous. Nos parents se rencontraient souvent, et nous (Corinne et moi) avons connu le même type de scolarité (Cf « Ma scolarité »).

## 2 Le départ

Donc, après avoir accompagné la famille Allard à bord du Foucauld, 1 mois  $\frac{1}{2}$  plus tard, notre tour est venu. La famille Sibellas nous a accompagné jusque sur le bateau, et nous avons quitté Port-Gentil par la mer.

Le paquebot avait 3 classes : les premières, les secondes (dans laquelle nous étions) et la troisième classe occupée essentiellement

par des africains. Sur les escales courtes certains voyageaient « sur le pont ». Il y avait également 2 restaurants : celui des premières et secondes classes, et celui de la troisième classe et des passagers du pont. Enfin il y avait un bar / piste de danse et une piscine, réservés aux premières et secondes.

Jean-Paul et moi avons assez rapidement visité tous les ponts et couloirs du bateau. Il fallait bien que l'on se repère et que l'on prenne nos habitudes !

### **3 Libreville (Gabon)**

Le voyage vers Libreville, la capitale, fût rapide. L'escale, sans intérêt : nous sommes restés au port. Mais cela ne nous gênait pas, Libreville c'est comme Port-Gentil, et nous étions plus occupés à prendre possession de nos nouveaux quartiers.

### **4 Douala (Cameroun)**

Nous avons pris nos habitudes. Repas et nuit à bord. Piscine, jeux sur le pont, transat, etc. Aux escales, nous descendions pour visiter. C'est ce que nous avons fait à Douala.

Nous connaissions déjà cette ville puisque l'on y faisait escale et changement d'avion, les jets assuraient la ligne Paris – Douala, ils n'allaient pas encore à Libreville. Nous l'avons donc découverte à pied, avec un paysage légèrement vallonné, ce qui nous changeait de Port-Gentil.

L'activité sur le port nous a bien occupés (voir le film) avec cet homme porteur de médailles sur un couvercle de WC, cet autre homme dormant sur le siège de son engin, ou encore la montée des passagers. C'était l'Afrique.

## 5 Lagos (Nigéria)

Encore un voyage très court, une nuit à bord. Mais l'escale s'est résumée au port, nous ne sommes même pas descendus du bateau. Le climat local semblait « tendu » avec la présence de policiers sur le quai.

Nous pensions déjà à l'escale suivante qui allait nous remettre en contact avec l'Afrique, ses odeurs, ses couleurs. La vie à bord était déjà bien organisée. J'avais pris mes aises et je circulais librement sur le bateau, je crois me rappeler que je m'étais fait un copain ?

## 6 Cotonou (Bénin) à Lomé (Togo)

Certainement l'escale la plus intéressante du voyage. Nous sommes descendus à Cotonou, et nous sommes allés en taxi reprendre le bateau à Lomé, dans la même journée, et en passant par la lagune de Ganvié.

Le port de Cotonou était en pleine mer, avec des rouleaux importants. Pour aller à terre il nous fallait prendre des barcasses tractées par un remorqueur. Et pour descendre dans les barcasses, cela se faisait avec des nacelles et la grue du bateau ... autant dire que nous n'étions pas très rassurés. D'autant plus que, une fois arrivés dans les barcasses, cela bougeait beaucoup ... et notre voisine, la dame blonde sur le film, a été arrosée par une vidange d'eaux usées du bateau ...

Une fois arrivés au wharf, il fallait faire la manœuvre inverse, mais c'était plus stable, les barcasses étaient arrimées au wharf et bougeaient moins.

Nous avons fait une visite rapide, en taxi, de Cotonou, et nous

sommes allés directement à Ganvié. Là nous avons été surpris de voir autant de monde vivre dans des cases sur pilotis au milieu de la lagune. Pourquoi étaient-ils là plutôt qu'à terre ? Sûrement pour se protéger. Mais leur vie était vraiment bien organisée, très sommaire mais, comme d'habitude en Afrique, dans la joie et la bonne humeur.

Après cette visite nous avons repris le taxi pour aller déjeuner à Port-Séguro, au Togo. Le reste du groupe était dans un mini-bus. Ils ont passé la frontière sans problème. Nous, nous avons du montrer les papiers et répondre aux douaniers qui semblaient contents de faire du zèle.

Le déjeuner : un méchoui. Traditionnel pour nous.

Ensuite nous sommes allés à Lomé où nous avons repris le bateau dans les mêmes conditions qu'à la descente. Mais cette fois nous étions plus rassurés, car déjà habitués ...

## 7 Abidjan (Côte d'Ivoire)

Les journées en mer étaient maintenant bien organisées. La piscine n'était pas grande, mais on en profitait bien. Quant aux couloirs et recoins du bateau, on les avait déjà tous visités. Il me semble me souvenir que nous avons même fait une visite de la salle des machines, visite guidée bien entendu.

A l'escale d'Abidjan nous sommes descendus à terre pour la journée. Papa avait loué une voiture (une Simca 1000).

Abidjan était une ville africaine moderne, dynamique, commerçante. Cela nous changeait de Port-Gentil. Nous sommes allés à Cocody visiter l'hôtel Ivoire. Très moderne et très haut. On

avait même l'impression qu'il oscillait ... cela devait être les restes des mouvements du bateau. Puis nous avons visité la ville et nous sommes allés en « campagne » où nous avons découvert un champ d'ananas. Ce qui nous a marqué ce n'était pas les ananas, on connaissait déjà, il y en avait à Port-Gentil en bordure de forêt, mais ils étaient plus petits. Non, c'était plutôt de les voir cultivés dans un champ très grand. À Port-Gentil ils poussaient à l'état sauvage.

Nous avons repris le bateau pour quelques jours de mer, direction Dakar.

## **8 Dakar (Sénégal)**

Nous y avons fait une escale relativement courte, je découvrirai vraiment Dakar 9 ans plus tard ...

Cette escale ne m'a pas vraiment marqué, les modes de vie, les couleurs, les odeurs étaient toujours identiques à quelques détails prêts.

En reprenant le bateau, cette fois, nous allions quitter l'Afrique. Encore un trajet assez long en mer, 4 ou 5 jours je crois. Direction Madère. Du pont du bateau nous avons pu voir des requins marteau qui nous suivaient. Nous en avions déjà vu à Port-Gentil, mais cette fois c'est leur taille qui nous surprenait, ils paraissaient immenses vus du pont supérieur.

## **9 Madère (Portugal)**

Notre bateau a jeté l'ancre en face de Funchal, l'eau était bleue, translucide. Nous étions surpris, d'habitude la mer était plutôt marron tirant légèrement sur le vert, mais là, d'un seul coup elle était devenue bleue.

Une cohorte de barques est venue vers le bateau. Dans les premières il y avait des plongeurs à qui les passagers lançaient des pièces depuis le pont du bateau, ils les attrapaient en plongeant.

D'autres bateaux étaient chargés d'objets divers qui ont été hissés sur le pont en un rien de temps. Le bateau était devenu un marché à souvenirs. Très vite je fût attiré par de très beaux voiliers, hauts en couleurs, des grands, très grands et des plus petits.

Nous sommes descendus et nous avons visité l'île en taxi. Ça grimpa dur. L'île était très fleurie. Il n'y avait plus d'africains. Nous étions en Europe, au large des côtes africaines.

Lorsque nous sommes remontés sur le bateau, les marchands de souvenirs étaient encore là, avec les voiliers. J'ai réussi à décider les parents de m'en acheter un. Pas trop grand pour pouvoir le transporter, mais quand même un ! Je l'ai toujours ... les voiles sont un peu défraîchies, mais c'est toujours mon voilier de Madère.

Nous avons repris la mer pour 4 à 5 jours encore, direction Bordeaux. C'était la fin du voyage, pas des vacances.

## **10 Bordeaux (France)**

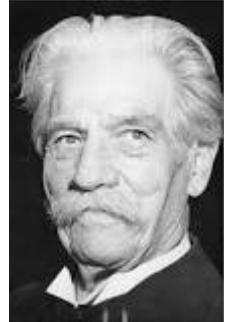
Nous avons débarqué dans le port de Bordeaux, avec tous nos bagages. Il a fallu trouver un taxi pour aller à la gare où nous avons pris le train avec arrêt à Poitiers, pour voir la famille.

Moi, je tenais mon voilier afin de le protéger. Il est arrivé à bon port à Paris, nous aussi.

## 3.8 Lambaréné

*J'ai daté ce voyage au 28 août 1965 car nous sommes allés à Lambaréné une semaine avant le décès du Dr Schweitzer, le 4 septembre 1965.*

Cette année là, nous étions venus à Port-Gentil, Jean-Paul et moi, pour les vacances d'été. Nous allions repartir pour la rentrée des classes dans une dizaine de jours, l'école ne reprenait que vers la mi-septembre à l'époque et nous ne voulions rien perdre du temps à passer au Gabon.



### 1 Le Dr Schweitzer

Je ne vais pas, ici, faire la biographie du Dr Schweitzer, d'autres l'ont fait mieux que moi. Je veux juste donner le « ressenti » que l'on avait, vu de Port-Gentil.

Il faut commencer par situer Lambaréné : gros village gabonais, situé sur l'Ogoué (fleuve qui débouche à Port-gentil) à la limite de sa partie navigable. Au-delà de Lambaréné, le fleuve est plus tumultueux, avec des rapides. C'est là que le Dr Schweitzer a choisi d'installer son hôpital en 1913, après avoir débarqué à Port-Gentil et avoir remonté le fleuve en pirogue.

Lambaréné est à une heure d'avion de Port-Gentil, en pirogue, ça dépend ... mais c'est plus long. C'est aussi de là que venaient les radeaux de billes de bois les plus éloignés.

Les mots « Lambaréné » et « Schweitzer » étaient, et sont restés pour moi, totalement indissociables.

On parlait beaucoup de « Schweitzer » à Port-Gentil. Il était fréquemment critiqué pour son « refus du modernisme ». On citait du matériel donné par les États-Unis qui n'était même pas sorti des caisses. On évoquait un « hôpital » qui relevait plus d'un village équipé d'une espèce d'infirmierie.

Schweitzer m'apparaissait comme un vieux monsieur, qui avait eu beaucoup de courage en son temps, mais qui était dépassé maintenant.

Maman m'avait donné des livres de Schweitzer à lire, j'en retiens l'aventure de sa remontée de l'Ogoué, en pirogue, avec son piano sur l'une des pirogues.

Du haut de mes 13 ans il m'était difficile de mesurer et comprendre l'œuvre de Schweitzer. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi les africains le nommaient le « grand docteur », pourquoi ils allaient à Lambaréné se faire soigner alors que Port-Gentil avait un bel hôpital ?

## 2 Lambaréné

C'est donc à la fin du mois d'août 1965 que Papa nous organise une visite de Lambaréné, c'est-à-dire de l'hôpital Schweitzer. Nous y allons avec la famille Jouglas.

Première surprise : l'hôpital est situé sur une île, sur le fleuve Ogoué, en face de Lambaréné, il faut y aller en pirogue. Les malades n'y arrivent donc pas en ambulance ...

Deuxième surprise : le « centre de soins » est composé d'une infirmierie dans laquelle se battent en duel quelques médicaments sur des étagères vides. Le médecin prends le pouls avec une montre

gousset. Le bloc opératoire est quasiment en plein air, entouré par une bâche blanche. L'hôpital est dépourvu de moyens. Comment peut-on soigner des malades avec aussi peu de matériel, de médicaments ... ?

Troisième surprise : l'hôpital ne comporte pas de chambres. Il est composé de 2 villages : celui des malades et celui des lépreux, dans lesquels les malades viennent en famille, y font leur cuisine. Ce sont des lieux de vie à la mode africaine. Nous remarquerons la différence entre ces 2 villages : celui des malades est mal entretenu, relativement sale, alors que celui des lépreux est propre et bien rangé. Motif : les lépreux restent beaucoup plus longtemps sur place.

Quatrième surprise : il y a bien des caisses, non ouvertes, empilées derrière la case du Dr Schweitzer, elles contiennent du matériel médical. Serait-ce le fameux matériel donné par les américains, matériel de toute dernière technologie ? Sûrement ! A ce moment je me fais une remarque personnelle : comment peut-on faire marcher un appareil de radiologie sans électricité ? L'hôpital doit bien avoir un groupe électrogène dans un coin, tout juste suffisant pour allumer quelques lampes ...

Nous ne pourrions pas rencontrer le Docteur, il est très malade.

Nous quittons le village, comme nous sommes venus, en pirogue. A ce moment arrive, de Lambaréné, une pirogue chargée de viande, disposée à l'air libre, dégageant une odeur difficile à supporter. C'est pour l'hôpital ...

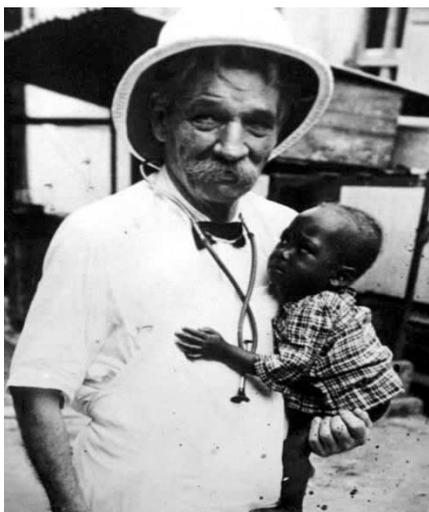
La visite du village de Lambaréné ne nous apporte pas grand chose. C'est un village, au bord du fleuve, avec des cases et très peu de constructions modernes. Une route en latérite relie Lambaréné à

Libreville, la capitale du Gabon. Pour nous, c'est remarquable car nous n'avons aucune route pour quitter Port-Gentil.

Nous quittons donc Lambaréné et l'hôpital Schweitzer après avoir constaté que, ce que, l'on en disait à Port-Gentil n'était pas faux.

Un début de réponse à mes questions commençait à arriver : pourquoi les africains allaient chez le « grand docteur » ? Ils y allaient en famille, ils accompagnaient le malade qui ne changeait pas de mode de vie, tout juste de lieu ...

### 3 mon sentiment (presque) 50 ans plus tard



A 13 ans il est difficile de se faire sa propre opinion. On « emmagasine » des informations, on « suit » les attitudes de son entourage. Il faut du temps pour digérer tout cela.

J'ai eu la chance de connaître le Gabon et de pouvoir approcher

l'hôpital du Dr Schweitzer. En prenant du recul, avec le temps et l'éloignement de l'Afrique, le « Grand Docteur » est devenu, petit à petit, pour moi, l'une des grandes figures de la pensée humaniste.

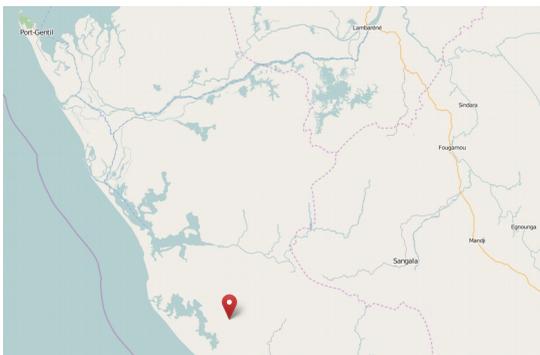
Comment peut-on soigner des lépreux, des malades, avec presque rien ? C'est par cette question et par le constat fait sur place du respect du mode vie des africains que ma vision du Dr Schweitzer a

changé.

Ce n'est plus un vieux monsieur qui refuse le progrès ... mais un homme qui su écouter, entendre, comprendre, respecter « l'autre », pour adapter ses savoirs dans le seul but de soigner cet « autre ».

### 3.9 Koumouloundou

Je ne reprends pas le long voyage qui nous a conduit à Koumouloundou, voir le « Livre de Notre Père » (page 172 et suivantes).



C'est donc en août 1966 que nous sommes allés, pour la première fois, chez M & Mme Mittner,

exploitant forestier, au sud de Port-Gentil, à proximité de la lagune d'Iguela (voir point sur la carte).

La remontée de l'Ogooué avec cette plate et ce remorqueur, nous ont permis de découvrir le fleuve, les villages qui le bordent, et le trafic de billes de bois qui descendent vers Port-Gentil, le tout entouré par la forêt équatoriale.

Le campement dans la Mission Sainte-Anne ne m'a pas laissé un souvenir particulier, nous y sommes arrivés de nuit et repartis au petit matin. Tout ce dont je me souviens c'est que nous avons dormi sur des « lits pico » et que Maman avait très mal à son pied.

La remontée de la rivière M’Pivié fut plus « typique », avec les caïmans sur les berges, une rivière moins large, nous étions donc plus proches de la forêt.

## 1 Chez Mittner

A l’arrivée à Koumouloundou (plaine aux éléphants), nous sommes transportés dans un autre monde : les maisons sont en bois, mais on sent les origines Suisses des Mittner. La maison principale a même une cheminée ! Mais il y a un espace entre les murs et le toit, pour laisser circuler l’air. Nous logeons dans l’ancienne école, bâtiment construit pour accueillir une enseignante qui assurait l’école pour les 4 enfants Mittner. Le plus jeune, Florian, était présent, je passerai quelques jours supplémentaires avec lui (faute de place dans l’avion de retour). Je reviendrai l’année suivante, je crois, pour passer une semaine de vacances.

Les maisons sont construites au bout de la plaine, plaine qui sert de piste d’atterrissage.

Il y a la maison de M & Mme Mittner, le bureau et l’économat, l’école et les ateliers.

Pourquoi une école ? En quelques mots l’histoire de la famille Mittner est la suivante : M Mittner est arrivé seul au Gabon comme chercheur d’or, puis il a acquis une concession forestière. Il est rentré en Suisse pour revenir avec une épouse. Mme Mittner l’a suivi. Ils ont eu 4 enfants, nés à Lambaréné, chez le Dr Schweitzer. L’un deux décédera en tombant d’un arbre, au pied duquel il a été enterré. Donc avec 4 enfants, il fallait une institutrice et une école avec la chambre pour l’institutrice. Voilà le pourquoi de l’école avec chambre.

Notre douche est à l'extérieur, le boy nous amène un seau d'eau chaude. Les toilettes sont également à l'extérieur.

L'électricité est fournie par un groupe électrogène que M Mittner met en marche le soir à 18h40, lorsque la nuit arrive (il fait nuit à 18h45), et il l'éteint vers 22h.

Dans l'école, bâtiment monté sur pilotis, où je vais dormir seul plusieurs nuits, il y a plusieurs chambres, et dans l'entrée la radio qui permet aux Mittner de communiquer avec Port-Gentil, une fois par semaine.

Il n'y a pas de vitres aux fenêtres, juste des moustiquaires, et les lits sont sous une grande moustiquaire. Le soir, avant d'aller nous coucher, on tente d'attraper un margouillat que l'on glisse avec nous sous la moustiquaire. A lui de manger les moustiques.

Je me souviens de plusieurs nuits quasi-blanches, à guetter les bruits de la forêt. Ça commence par les cris de plus en plus rapides des lémuriers. Plus ils s'approchent du sol, plus les cris sont rapprochés. Puis ce sont des bruits très divers et variés, oiseaux de nuit, vent dans les arbres, souffle d'éléphants ... combien de fois j'ai eu l'impression que des éléphants ou des gorilles passaient juste sous ma fenêtre ... et enfin, au petit matin, les lémuriers remettent ça, avec des cris de plus en plus espacés. Plus ils s'approchent de la cime des arbres, plus les cris sont espacés.

Un matin, j'ai entendu un chien crier, puis un coup de fusil, puis le boy est arrivé avec une brouette et un python, sans tête, qui débordait de la brouette. Il a fait un deuxième tour et est revenu avec le chien, un épagneul, qui avait été tué par le python, que le boy avait tué d'un coup de fusil dans la tête.

Florian, un jour, m'a emmené à quelques mètres de la maison, il a attrapé, dans un arbre, un crâne ... c'était un crâne de gorille qu'il avait mis là pour que les fourmis le nettoient !

Le jour de notre arrivée, nous sommes allés faire un petit tour avec Papa, Maman et Jean-Paul. Au milieu du chemin, à quelques mètres des maisons, une crotte d'éléphant, toute chaude, tellement chaude qu'en levant les yeux nous avons vu l'éléphant se sauver ... Maman a préféré faire demi-tour ...

## **2 La forêt équatoriale :**

A Port-Gentil nous avons l'habitude de la forêt sur la dune située entre l'océan et la baie de Port-Gentil. Les arbres avaient une taille normale, et, en bordure de côte, on voyait essentiellement des palmiers, des cocotiers, des bananiers.

Mais là on change de dimension. Les arbres sont immenses, plus de 40 mètres de haut, le diamètre des troncs peut atteindre 2 mètres. La forêt est dense, on voit rarement le soleil. On sent qu'il y a de la vie partout autour de nous. C'est assez oppressant, inquiétant, stressant.

M Mittner nous emmène dans sa Land Rover (ne pas claquer les portières SVP, mais les fermer doucement) sur des pistes à travers la forêt. Nous ne savons absolument pas où nous sommes, et nous serions bien incapables de retrouver notre chemin.

Nous assistons à l'abattage d'un arbre, à la hache. Quel bruit quand il tombe, la terre tremble, la forêt résonne du fracas des branches dans les autres arbres. Impressionnant.

Ensuite ce sera la découpe en billes à la tronçonneuse (Dolmar, la marque, je crois), puis la sortie des billes et le transport vers la

lagune.

Ce qui est étonnant, c'est de tomber sur des « micro » villages, constitués de quelques cases en bois, et généralement entourés de quelques cultures (manioc, bananes) dans une petite clairière. Une ou deux familles vivent là, hors du temps.

La forêt pousse vite, très vite. M Mittner a toujours une machette à portée de main pour couper les branches, lianes qui barrent les chemins. Mais il faut également le matériel pour dégager les arbres abattus sur le passage des éléphants ...

### **3 Les éléphants :**

Les défenses que nous avons ramenées viennent de Koumouloundou, en dehors de la défense sculptée d'un chemin d'éléphants qui est chez les parents, elle a été achetée à Port-Gentil.

Koumouloundou = plaine aux éléphants. Ils sont donc là, chez eux. Et ils sont bien là !

M Mittner nous explique qu'il a mis des barrières autour de la « propriété » (ensemble des bâtiments) afin d'empêcher les éléphants d'entrer. La barrière en question est constituée de piquets reliés par une barre transversale ... mais il y a des passages ouverts ... que les éléphants empruntent lors de leur passage de nuit ! En clair, les éléphants ne détruisent pas les barrières construites par l'homme ! Bon, OK, on va dire comme ça ...

Dans une plaine voisine, il a construit un petit monticule de terre sur lequel, M & Mme Mittner vont « compter leurs éléphants ». J'ai eu l'occasion d'aller avec eux. Ils avaient un petit carnet et notaient les éléphants qui passaient à nos pieds, en essayant de les repérer.

M Mittner n'était pas chasseur, les défenses qu'il récupérait lui étaient données par les africains qui abattaient des éléphants pour leur consommation. Un éléphant faisait vivre un village pendant plusieurs semaines.

Des éléphants nous en verrons de près.

Comme Papa le raconte dans son livre, après celui de notre arrivée, c'est en pirogue, sur le Rabbi que nous verrons trois éléphants traverser devant nous : le père, la mère et le petit entre les deux parents. Le petit s'accrochait, avec sa trompe, à la queue de l'adulte qui le précédait, et était tenu par la queue par celui qui suivait. La scène se déroule dans le plus grand calme, sans vague ni remous.

Une autre fois, ce sera avec la Land Rover, toujours dans le secteur du Rabbi, dans une petite plaine que nous verrons un groupe d'éléphants sortir de la forêt, en notre direction. M Mittner s'arrête, tout le monde descend, nous nous approchons très près, les éléphants nous regardent, nous ne sommes pas trop rassurés. D'un coup Florian se met à courir vers la Land, Maman le suit et lui dit « toi aussi tu as peur », «non, dit Florian, j'ai oublié mon appareil photo dans la Land » ... Les éléphant vont juste traverser la plaine et entrer calmement en forêt.

## 4 le pangolin

C'était pendant la semaine ou j'étais seul avec Florian. M Mittner nous avait emmené, Florian et moi, jusqu'à la lagune en Land Rover, et nous sommes rentrés à pied à la maison. Soit une petite marche d'une bonne dizaine de kilomètres en forêt.

Il ne faisait pas trop chaud. J'avais un maillot en maille, c'est à dire avec des trous, pour ne pas transpirer. Le soir, j'avais une piqûre de

moustique dans chaque trou du maillot ...

En chemin, nous avons plusieurs fois eu peur : des bruits !? Un éléphant qui se sauve, droit devant et fait tomber, au passage quelques arbres ... peut être, nous ne le verrons pas, mais on pense l'avoir entendu. Un peu plus loin, c'est une énorme masse noire, dans un arbre, qui se sauve en sautant d'arbre en arbre : un gorille ? Là c'est quasiment certain. Bon, c'est vrai, on n'en mène pas large ...

Un peu plus loin, c'est un animal qui traverse le chemin en courant, il nous voit, s'arrête, se roule en boule. Nous nous approchons. C'est un pangolin. On essaie de le dérouler, rien à faire. On prend un grand bâton que l'on enfle au milieu de cette boule. Et nous voilà repartis avec notre trophée en tenant chacun un bout du bâton sur l'épaule, comme on le voit dans les images d'Afrique. Le pangolin ne bougera pas jusqu'à notre arrivée à la maison. Les parents sont arrivés. Nous posons notre trophée qui se décide enfin à se dérouler et tente de partir. Papa attrape sa caméra et filme longuement le pangolin. Juste un petit problème, il n'y avait pas de film dans la caméra ...

## **5 pour aller et revenir de Koumouloundou**

En dehors du premier voyage aller que Papa a décrit dans son livre, les voyages pour Koumou se faisaient en avion.

Je me souviens y être allé seul, au départ de Port-Gentil, par un vol régulier, avec escale à Iguela, puis un avion qui allait livrer des marchandises chez Mittner. Ce doit être la fois où je suis allé passer des vacances avec Florian.

Je me souviens également d'un retour avec un pilote venu

spécialement de Port-Gentil, j'étais avec Jean-Paul. Ce pilote nous avait fait faire du rase motte au dessus de troupeaux de buffles dans des plaines autour de l'Ogoué.

En conclusion, c'était vraiment loin de la « civilisation » que l'on connaissait à Port-Gentil. D'ailleurs Mme Mittner n'aimait pas venir à Port-Gentil, c'était trop bruyant ...

### **3.10 Une partie de chasse**

C'était pendant que Jean-Paul faisait son service militaire en coopération à Port-Gentil, pendant les vacances scolaires de l'été 1969.

Avec un autre monsieur, il avait projeté de partir à la chasse à l'antilope. J'ai suivi le mouvement. Nous sommes partis pour 2 jours avec une « Land », des fusils de chasse (ils appelaient cela des « 404 ») et une 22 long-rifle pour moi.

Nous sommes allés assez loin au sud de Port-Gentil. Nous avons installé une tente pour la nuit, et nous sommes partis en chasse. Nous n'avons pas vu la moindre antilope, ni même un éléphant ... il n'y a que moi qui ait eu l'occasion de tirer sur une espèce de chat sauvage, je l'ai touché mais on ne l'a pas retrouvé. De toutes façons nous n'en aurions rien fait.

Nous avons entamé la nuit sous tente. Les bruits sont arrivés ... et les moustiques ... Je me suis enduit de Phénergan, et finalement tout le monde s'est réfugié dans la « Land », c'était plus étanche et plus rassurant : imagines un groupe d'éléphant qui passe par là, ce n'est pas une toile de tente qui va les arrêter !

Le lendemain, ils (Jean-Paul et le monsieur) ont aperçu une

antilope, juste à côté de nous ... ils ont tiré mais l'ont manquée. Pas grave !

Il reste, de cette expédition, une photo en noir et blanc où l'on nous voit fusil à la main, posé sur la hanche ... de vrais cow-boys ... Je ne sais plus où est cette photo, est-ce Marie ou Sophie qui l'ont encore ?

### **3.11 Le départ définitif**

En février 1970 j'allais avoir 18 ans. La SER ne nous payait des billets d'avion pour les vacances que jusqu'à nos 18 ans. Il me serait impossible d'aller à Port-Gentil pour les vacances de l'été 1970. J'ai donc tanné les parents pour y aller, une dernière fois, aux vacances de Noël 1969. Et j'ai gagné !

Je suis parti, tout seul, avec ma petite valise, de Beaugency, par le train. De Beaugency parce que j'habitais chez Mémère Jeanne, et tout seul parce que Jean-Paul était à Port-Gentil pour son service militaire en coopération.

J'ai donc pris mon train en gare de Beaugency, direction Austerlitz. Là j'ai pris un train direction Orly, sans passer par la case « oncles de Paris » (à chaque départ et arrivées c'était les oncles, Jean ou Henri, qui faisaient le relais). Je me suis enregistré comme un grand à l'aéroport, direction Libreville, là où j'ai pris ma correspondance pour Port-Gentil. Rien de tout cela ne m'affolait, je l'avais déjà fait des dizaines de fois.

Escale et correspondance à Libreville. L'avion faisait Paris – Libreville, puis nous prenions un DC3 à destination de Port-Gentil.

A l'arrivée à Port-Gentil, le douanier a fait du zèle, peut-être parce

que je lui avais dit « M'bolo », mais qu'il n'était pas Fang ? Vous venez d'où ? De Libreville ... (l'avion faisait la ligne Libreville – Port-Gentil) ... Quelle est votre profession ? Étudiant. Étudiant en quoi ? En tout ! C'est bon, passez ...

Les parents et Jean-Paul habitaient à la SPAFE, dans un immeuble. Jean-Paul avait une DAF à vitesse automatique qu'il avait repeint en rouge avec le capot noir mat ...

Moi je prenais mon vélo pour aller à la plage au Dahu, au centre nautique de la SER. Les copains de la CFG n'étaient pas là. En fait j'étais quasiment tout seul. Je m'étais fait un copain de la SPAFE, je l'avais initié à la voile et à la plongée.

J'ai passé mon dernier Noël à Port-Gentil, celui de 1969. Cela me fait remarquer que les Noël n'avaient aucune importance, je ne me souviens d'aucune fête spéciale, et pourtant j'en ai passé plusieurs à Port-Gentil. Peut-être une messe de minuit, histoire de prendre un peu le frais ... Il faut dire que les références à la neige, au traîneau et autres guirlandes n'avaient pas grande signification. Le Noël on le passait à la plage ... comme d'habitude.

Et puis il y a eu l'accident de bateau de Jean-Paul et de ses 2 collègues, lors d'une sortie de pêche à l'embouchure d'une lagune. (Cf Le Livre de Notre Père). C'était le soir du réveillon du jour de l'an. Nous l'avons passé à attendre et à espérer. Tout c'est bien terminé finalement.

Je profitais au maximum de la plage, de la mer, de la voile, de la plongée ... je savais que dans peu de temps ce serait fini.

Le jour du départ est arrivé. Je n'avais aucune envie de partir, de retourner en France, de reprendre l'internat. Mais il fallait y aller.

J'ai embarqué avec Jean-Paul qui terminait son service militaire. Je me suis installé côté hublot. Je n'ai rien lâché des yeux, repéré tous mes coins, tous les lieux que je connaissais jusqu'à ce que Port-Gentil disparaisse définitivement.

Adieu Gabon. Adieu Port-Gentil. Adieu le paradis de mon adolescence.

Ce sera le retour à Beaugency, puis l'internat à Orléans. 1970 année du permis de conduire, du bac et surtout de la rencontre avec Françoise ... là commence une autre vie.

### **3.12 Réunion des anciens à Aurel**

Fin mai 2006, nous nous sommes retrouvés à Aurel, au pied du Mont Ventoux.

Il y a avait là les sœurs Capelin, Patrick Lefèvre, Michel Arduini, Claudine Leparç, et quelques autres.

Tous étaient restés plus longtemps que moi à Port-Gentil. Ils y avaient commencé une vie professionnelle, ils se rencontraient assez régulièrement. Ce n'était plus tout à fait comme avant. Nous avions vieilli séparément et nous n'étions pas au Gabon ...

### **3.13 Une conclusion**

Il m'a fallu beaucoup de temps pour changer ma vision des africains.

#### **1 Les « blancs » et les « noirs »**

On ne peut pas dire que les populations se mélangeaient, plutôt qu'elles se « toléraient ». L'esprit colonialiste était encore très

présent.

Nous étions en contact avec quelques africains :

- Antoinette : la « ramatou » comme disait Maman, la femme de ménage que Papa avait embauchée à son arrivée à Port-Gentil et qui est restée jusqu'à leur départ du Gabon.
- Roger Obame : mon copain, fils du chauffeur de car, qui habitait également dans la cité de la CFG, mais dans un bâtiment réservé à 2 familles locales.
- Le coiffeur qui venait nous couper les cheveux à la maison, ou parfois directement à la plage ...
- Les employés de Papa à la CFG, mais nous n'avions pas de relations avec eux. François, l'homme aux yeux globuleux comme disait Maman, il nous amenait le courrier et autres informations. Le photographe de la CFG, qui nous (Jean-Paul et moi) avait pris en photo pour les passeports, à la plage du Cercle, nous avons juste enfilé une chemisette et donné un coup de peigne avant de retourner dans l'eau.

## 2 Les « histoires » sur les noirs

Quelques « bonnes histoires » circulaient lors des réunions entre « blancs », histoire plus ou moins vraies :

- Antoinette (histoire vraie) : elle avait été malade, avec la fièvre. Maman lui avait dit de mettre un suppositoire. Le lendemain elle est revenue se plaignant du mal au ventre et de fortes coliques. Maman lui a demandé si elle avait bien mis le suppositoire et lequel ? Elle a montré un bâtonnet d'engrais pour les fleurs ... Maman, affolée est allée voir

l'infirmière (Mme Arduini) qui lui a dit qu'elle aurait juste de bonnes coliques ... Le lendemain, Antoinette est revenue. Elle portait une robe en tissu africain, très coloré et illustré d'une énorme fleur posée sur le derrière ...

- Hôpital silence (histoire vraie) : Papa avait demandé à l'un de ses employés d'envoyer un chèque à l'hôpital en règlement d'une facture. L'employé a libellé le chèque et l'enveloppe à « Hôpital Silence » ... Papa lui demande pourquoi il a écrit cela ? Parce que c'est ce qui écrit sur le panneau avant l'hôpital ...
- la tête de veau (histoire non vérifiée) : Mme Houley, pour un repas, avait demandé au boy de servir la tête de veau avec du persil dans le nez. Le boy s'est présenté en tenant fièrement le plateau avec la tête de veau. Il s'était mis le persil dans son nez ...
- le remplaçant (histoire vraie) : Un jour Papa arrive au bureau et voit un employé qu'il ne connaissait pas, assis à un poste de travail, en train de faire le travail correspondant à ce poste. Il lui demande qui il est et pourquoi il est là ? Réponse : l'employé (détenteur du poste de travail) avait du partir en brousse, en pirogue, pour soigner un parent malade (en réalité il était parti en vacances) et il avait sous-traité son poste de travail à l'homme qui était présent ... lequel connaissait parfaitement le travail, il avait été formé préalablement. Tout s'est bien passé. L'employé est revenu quelques semaines plus tard ... Cette aventure s'est également produite plusieurs fois avec Antoinette ... Maman lui avait demandé de nous prévenir avant de

découvrir sa remplaçante.

- Histoire méchantes :
  - tous les arbres de l'avenue principale de Port-Gentil avaient été élagués, le Président de la République, son Excellence le Président Albert Bernard Bongo (comme il se faisait appeler) arrivait ... il fallait éviter qu'il ne s'accroche aux branches d'arbres ... (comme un singe pour celles et ceux qui n'auraient pas compris ...)
  - un mode d'emploi des toilettes (WC) avait été publié par la Présidence de la République et largement diffusé (copies ronéo) par les « blancs ». Je ne l'ai plus, mais cela prenait vraiment les utilisateurs « noirs » pour des cons ... (NB : l'origine dudit document venait certainement des coopérants français à la Présidence)

### 3 Mon évolution

J'étais totalement influencé par les propos et attitudes des « blancs » et de mes parents. Même si j'avais déjà un regard un peu différent avec une légère tendance à imiter l'attitude gabonaise : décontracté, avec très nette tendance à en faire le moins possible.

J'étais admiratif de ces gens qui étaient capables, en plein travail, en plein mouvement, de faire une pause. Immobiles en plein mouvement ... Mouvement qu'il reprenait dès que nécessaire !

De là à penser qu'il s'agissait de « fainéants », les « blancs » ne se privaient pas de le dire. A cela ajoutez l'idée qu'ils étaient peu instruits, incapables d'occuper des postes clés, qu'ils avaient des coutumes d'un autre âge, et qu'ils parlaient une espèce de dialecte,

le Fang.

Bref : il y avait les « blancs » qui étaient là pour donner du travail aux « noirs ».

J'ai découvert par la suite que le Fang était bien une langue à part entière, même si elle n'était pas écrite. Qu'un « noir » à les mêmes capacités qu'un « blanc », il a juste une autre culture, une autre histoire. Mais il a une culture et une histoire tout aussi respectable que la nôtre.

Le Dr Schweitzer, sa façon de pratiquer la médecine, m'ont permis de comprendre que le « copier-coller » de notre culture, de notre organisation administrative, etc. que nous avons pratiqué en Afrique est certainement la cause de nombre de problèmes actuels. Lui, avait adapté ses techniques aux habitudes locales, pas l'inverse.

Le découpage des pays, comme l'a écrit Mme Mitterrand, a été fait sans aucun respect des cultures locales. Le peuple Fang a été saucissonné et mixé avec d'autres ethnies, juste pour satisfaire les besoins des colons. Le Gabon, en tant que tel, comme pratiquement tous les autres pays d'Afrique, n'a pas d'identité historique, culturelle.

C'est pour toutes ces raisons que mon avatar (image utilisée pour me représenter dans mes mails, sur les forums, etc.) est une statue Fang. Quelqu'un m'a dit un jour : elle est toute nue ! Je l'ai donc habillée du masque des Anonymous, groupe qui défend les libertés sur Internet.

Je ne parle pas Fang, car on ne l'apprenait pas à l'école ni avec les copains. Tout ce que je sais c'est :

- M'bolo = bonjour

- M'bolo ani = ce que l'on répond à quelqu'un qui te dit  
M'bolo : bonjour à toi aussi
- N'tchango = au revoir
- N'zélé = nul, vide, rien
- Amani = il n'y en a plus

J'ai réussi à mettre la main sur un dictionnaire Fang - Français, mais bon, cela ne suffit pas, il faut également connaître les constructions de phrases.

Alors « N'tchango Port-Gentil ! ».

## 4 Dakar

Été 1973 : nous partons en vacances à Dakar.

Le nous, c'est Françoise et moi, accompagnés de Jean-Paul.

Les parents sont à Dakar, Papa travaille à la SAR, raffinerie Elf à Dakar. Ils nous font venir pour les vacances. Françoise achète un séjour clé en main et abandonne l'hébergement sur place. Cela revient moins cher qu'un billet d'avion sec !

Cette partie, nous allons l'écrire à 4 mains :

- *F> pour Françoise*
- *P> pour moi*

### 4.1 le départ

*P> Pour moi ce sera un départ comme d'habitude, nous laissons la voiture chez l'oncle Jean qui nous emmène au Bourget.*

*Nous avons fait beaucoup de chemin avec Jean-Paul, avant le départ, il cherchait des pellicules photos et un boîtier étanche pour son appareil photo, on se demandait si on allait arriver à l'heure chez l'oncle Jean. C'était la course ...*



*F> Pour moi, c'était la première fois que je prenais l'avion et j'étais très stressée. Nous sommes, semble-t-il, partis de nuit car il nous a*

été distribué une couverture et un masque pour passer une nuit tranquille. L'avion de la Compagnie Air Afrique, était un DC8. A l'arrivée, après l'accueil d'usage, nous nous sommes dirigés vers la voiture et là première surprise pour moi, un africain dormait debout accroché à son balai ; quand nous l'avons approché, il s'est remis à balayer comme si de rien n'était.

*P> Bienvenue en Afrique !*

## 4.2 premiers contacts avec l'Afrique

*F> Déjà le climat me surprenait, chaleur lourde, il venait de pleuvoir ; je regardais tout autour de moi jusqu'à l'appartement des parents de Patrice. La route était un ruban de goudron sur le sable, un africain arrosait la pelouse d'un rond-point, ce qui semblait totalement décalé avec les chameaux et les cases africaines colorées.*

*P> Le paysage était très différent de celui du Gabon, tout était sec et presque désertique, il n'y avait pas de forêt, très peu d'arbres et de grands immeubles. J'étais déjà passé à Dakar, (Cf voyage de retour), mais nous n'avions fait qu'une courte escale dans le port.*



*F> J'étais très intimidée, car je ne connaissais pas beaucoup ses parents. Arrivée à l'appartement, quelle ne fut pas ma surprise d'y voir un "boy" et une femme de ménage. En France, je n'avais jamais connu cela.*

*P> Françoise était logée dans le même appartement que les parents, Jean-Paul et moi dormions dans un autre appartement*

*plusieurs étages au-dessus, appartement prêté par des amis des parents. C'était de grands appartements.*

### 4.3 Découverte de Dakar

*F> Ville grouillante, bruyante, assez sale, avec des odeurs fortes dont le centre était occupé par le marché. Du balcon de l'appartement, on avait une vue plongeante sur une cour où vivaient plusieurs familles. J'ai passé de longs moments à les observer : la cuisine, la lessive, tout se faisait dans la cour au milieu des enfants.*



*P> Dakar était une grande ville, beaucoup plus agitée que Port-Gentil. Il y avait de la circulation automobile avec des "taxis brousse" (les cars rapides) très colorés et pleins à craquer de voyageurs avec leurs chargements, sans vitres (en période de Ramadan il était conseillé de se méfier ...).*



*Te souviens-tu des vendeurs dans la rue en bas de l'immeuble ?*

*F> Oui, bien-sûr, les vendeurs de cacahuètes dont la mesure était une boîte de conserve vide. Les marchands d'objets divers s'installaient sur les trottoirs et nous abordaient sans arrêt.*

*P> Le soir, les africains s'allongeaient directement sur les trottoirs pour y passer la nuit, et il y avait des vendeurs de "pépites d'or"*

*(souvent fausses) qu'ils nous présentaient dans un mouchoir. Nous allions assez souvent faire un tour en ville le soir. Un soir nous sommes allés dans un restaurant, en bord de mer, avec une grande piscine.*

*F> Tout se passait bien, la piscine était éclairée, l'air agréable, lorsque soudain, une chauve-souris énorme m'est passée au ras des cheveux, j'ai hurlé de frayeur. On m'a expliqué, que ce monstre n'était pas dangereux mais attiré par les moustiques au dessus de l'eau. Je me suis calmée pour assister au balai incessant de ces bestioles.*

*P> Te souviens-tu de la fois ou nous sommes allés à la plage, près de la raffinerie où Papa travaillait, et de cette vendeuse d'ananas avec sa bassine sur la tête ?*

*F> Les ananas étaient très bons, nous les avons dégustés sur place, la vendeuse nous les a préparés avec une machette.*



*F> A notre arrivée il venait de pleuvoir, et deux jours plus tard, le sol verdissait, l'herbe poussait.*

*F> Nous avons eu l'occasion de visiter la grande mosquée de Dakar, qui était d'une propreté exemplaire, alors que le reste était très sale. Nous avons eu un guide, un religieux, qui nous a fait visiter.*



*P> et qui régulièrement nous rappelait que telle ou telle personne*

*avait laissé de l'argent à tel ou tel endroit ... Là aussi nous avons un gardien de voiture, un enfant, qui après notre départ s'est fait racketté par notre guide, il a du lui donner l'argent du gardiennage, et s'est fait chasser de là.*

#### **4.4 les marchés : Sandaga, Soumbédioune**

*F> Le plus surprenant, au premier abord, au marché Sandaga, en centre-ville de Dakar : les rats qui couraient partout et l'odeur prenante ... Et aussi les étalages de produits exotiques, fruits, légumes, poissons, viande (avec mouches) et l'activité grouillante du marché.*



*P> Il y avait aussi les gamins qui surveillaient les voitures, passage obligatoire ... Ils nous certifiaient que « la mouche, et même le soleil, ne touchera pas à ta voiture madame ... ». En effet, ils avaient l'habitude de s'allonger sur le capot de la voiture ... et si on refusait l'offre, il y avait de fortes chances de retrouver la voiture rayée.*

*F> Il y avait aussi un marché aux fleurs à Sandaga, tenu par des femmes.*

*F> Soumbédioune, ou Soubédioune, le marché artisanal, là c'était autre chose. C'était des produits artisanaux : travail artisanal du cuir (chameau, crocodile, iguane, etc.), des tissus*



(pagnes) très colorés et illustrés de portraits divers, des objets en bois (masques, mortiers, etc.) en bois de fer et en ébène, des objets en argent travaillés par les Maures (ils avaient un secteur du marché qui leur était réservé).

*P> C'est de là que nous avons ramené les objets qui sont dans mon bureau. Il fallait tout négocier, les prix annoncés étant toujours démesurés, ensuite tout dépendait du besoin d'argent du vendeur.*

## 4.5 virée en brousse vers la Somone

*P> Papa et Maman nous avaient emmenés en virée au sud de Dakar.*

*F> Nous avons passé une nuit au Domaine de Nianing près de M'Bour, il y avait même un singe en laisse à l'accueil. Nous avons fait une promenade en pirogue de Joal vers Fadiouk pour voir les greniers à sel sur la lagune de Joal et le cimetière de coquillages. Nous sommes passés par le Club Aldiana pour boire*



*un verre.*



*Je me souviens d'une mouche qui était tombée dans mon verre, nous étions à côté de la plage, où des poissons séchaient au soleil sur des claies, il va sans dire que les mouches pullulaient. On m'a expliqué que le sous-verre en carton, il fallait le mettre sur le verre, et non en-dessous.*

*P> Et quand nous sommes repartis, la voiture était remplie de mouches. Pour les chasser nous avons roulé toutes vitres ouvertes (mais ça c'était normal) et avec le coffre ouvert, en évitant de parler.*

*P> Nous avons également pique-niqué sur le bord de la route, piste en latérite rouge, au milieu des singes et de quelques vaches en liberté. Et là, les parents ont sorti la table, les chaises, les couverts, la glacière et une nappe ... Nous avons mangé sur nappe au milieu des singes !*



*F> En face de nous, il y avait une termitière, près d'un baobab, Jean-Paul et toi, vous avez essayé de l'escalader ... mais en vain.*

*P> Nous nous sommes baignés dans la Somone, mais l'eau était tellement chaude que l'on avait l'impression de tremper dans un bouillon de culture.*

## **4.6 l'île de Gorée**

*F> Quelques jours après notre arrivée, Mamie nous a proposé de visiter l'île de Gorée, face à Dakar. Cette île servait à regrouper et à trier les esclaves avant leur départ pour les Antilles ou l'Amérique. Arrivés sur l'île nous avons eu un petit guide local qui nous a fait visiter les cellules. Ça nous a bouleversé. Autrement l'île est très agréable et touristique. Pour le première fois j'ai vu un pied de coton qui poussait de façon sauvage.*



## 4.7 sortie pêche à l'espadon

*P> Papa nous avait organisé une sortie « pêche », selon ses habitudes (Cf mémoires de Port-Gentil) avec casse-croûte. Nous allions à la pêche à l'espadon.*

*F> Tout a bien commencé, mais le mal de mer m'a très vite prise, ce malaise s'est dissipé lorsque les premiers dauphins sont apparus près du bateau. C'était magnifique. Le casse-croûte m'a aidée à refaire surface, et est arrivé le moment où les espadons ont commencé à mordre. Remonter une telle bête n'est pas simple et a demandé des efforts.*

*P> Quand un espadon était accroché, il sautait hors de l'eau pour essayer de se détacher, et plusieurs ont d'ailleurs réussi. Nous n'avons ramené qu'un seul.*

## 4.8 négociation de mon tamar

*P> Un tamar c'est un petit tam-tam qui se porte sous le bras et dont on change la sonorité en le serrant plus ou moins.*

*J'en avais repéré un dans une boutique de rue, chez un marchand qui en avait plusieurs à vendre. Mais celui que j'avais repéré, en fait, c'était le sien, il n'était pas à vendre.*

*A chaque passage devant sa boutique, je m'arrêtais et lui demandait « combien pour celui là ? » en désignant son tamar. Il me répondait, « là j'en ai des beaux, tout neufs et pas chers .. ». Je continuais mon chemin.*



*Et puis un jour, en fin de mois, il m'a regardé et m'a donné un prix, honnête tout de suite. La négociation était terminée, je me devais d'accepter son offre, l'inverse aurait été une insulte. J'ai donc acheté son tamar, avec ses petites perles et sa bandoulière en tissu déjà usagé.*

*Ce tamar est encore dans mon bureau, juste à côté d'une cora (instrument à cordes) achetée à Soubédioune.*

## **4.9 les artisans qui travaillent l'or**

*F> C'était dans un quartier de Dakar où étaient regroupés les bijoutiers. Nous y sommes allés plusieurs fois. Ils travaillaient, entre autre, le filigrane.*

*P> C'est là que tu a fait dessiner et réaliser la gourmette en filigrane de ta mère, et que tu as fait faire ma gourmette en or.*

*F> J'y ai fait concevoir une broche en argent d'après un dessin que j'ai imaginé. Le bijoutier l'a réalisée sans problème.*



*P> Lorsque nous avons fait évaluer ces bijoux, à Blois, en 2012, le bijoutier a reconnu, et apprécié, le travail de Dakar, surtout pour le filigrane.*

## **4.10 le voyage de retour**

*F> Nous sommes partis avec un DC10 flambant neuf d'Air Afrique, atterrissage prévu au Bourget.*

*P> Jean-Paul était parti avant nous et nous a récupérés au Bourget avec Maman qui revenait avec nous. Il nous avait confié quelques objets à ramener, dont une biche en bois rouge, et une carabine. Le tout étant dans un grand carton que Maman a fait passer à la douane française sans problème, elle avait l'habitude.*

*Nous avons aussi les bijoux : la gourmette en filigrane et ma gourmette. Nous les avons données discrètement à Jean-Paul, par-dessus les barrières, avant de passer la douane, il les a glissées dans sa poche.*

*P> Au décollage, l'avion a pris de la vitesse sur la piste et a freiné en urgence en bout de piste ... retour à la case départ, sur le tarmac, sans descendre de l'avion, qui sans autre explications, une demi-heure plus tard a décollé, sans problème cette fois.*

*A l'arrivée, nous avons longtemps tourné au-dessus du Bourget, les stewards et hôtesse de l'air étant postées aux issues de secours ... nous étions un peu inquiets, mais finalement tout s'est bien passé, sans autre explication.*

Voilà, mes séjours africains se terminent là.

Nous avons eu l'opportunité de repartir à Port-Gentil, plus tard, les filles étaient encore petites. Mais nous avons choisi de leur permettre de grandir en famille, sans connaître ces périodes de séparation qui ont été les miennes à partir de l'âge de 13 ans.

Adieu l'Afrique !

## 5 N'tchango Papa

Papa, tu es parti le 13 mai de cette année 2017. Tu nous a emmenés découvrir cette Afrique que je viens d'évoquer. Pour toi, pour tes obsèques, j'ai écrit et lu ceci :

### **Lettre à Papa**

*Au revoir, ou plutôt « n'tchango » Papa. N'tchango comme on dit au Gabon, là où tu nous avais emmenés, à Port-Gentil, juste sous l'équateur, au soleil, à la plage.*

*Tu préférais le Malgache, tu nous parlais souvent en Malgache, même ces dernières semaines encore. J'étais trop jeune, un peu plus d'1 an, je ne me souviens pas de tout. Peut être de la « ramatou » qui m'emmenait au « zuma ». Maman tu ne voulais pas qu'elle me porte dans son dos, à l'africaine. Moi j'étais bien là-haut, je voyais tout. C'est là que j'ai eu ma première piqûre d'Afrique : les couleurs, les sons, les odeurs du marché.*

*Port-Gentil, nous y avons grandi, Jean-Paul et moi, on peut dire « au paradis ». Nous y avons découvert les plaisirs de la mer : les bateaux construits par Jean-Paul, la voile, la plongée. A Koumouloundou, chez Mittner, ce fût la forêt équatoriale, les éléphants, les mouches tsé-tsé, et bien d'autres choses. Lambaréné : Maman tu m'avais donné à lire les livres du « grand docteur », Papa tu nous a emmenés voir son hôpital. Il m'a fallu quelques années pour comprendre celui qui, aujourd'hui, est pour moi, un vrai humaniste : le Dr Schweitzer.*

*Tu avais besoin de découvrir, de voyager, de rencontrer. Pendant tes 15 années à l'Armée de l'Air tu es allé en Indochine, pendant la guerre « d'Indo » (moi j'étais en vacances de Pâques, comme disait Jean-Paul), puis à Madagascar, en famille cette fois, pour 3 ans. Tu termineras à Villacoublay.*

*Tu racontes tout cela dans ton livre, tu expliques comment tu es passé d'agriculteur par force (tu avais du reprendre la ferme, pépère étant mobilisé pour la guerre) au métier de comptable, par choix.*

*Ce métier tu vas l'apprendre à l'armée, en suivant des cours du soir. Tu l'exerceras ensuite dans le privé, ce qui va t'emmener au Gabon puis au Sénégal chez Elf comme chef-comptable.*

*Je vais suivre ta voie, en préparant les diplômes d'expert comptable, mais c'est toi qui m'a appris les ficelles de l'organisation comptable, ce que l'on n'apprend pas à l'école. C'est aussi avec toi, de retour à Paris, que l'on va mettre en place un des premiers systèmes d'informatique comptable : des comptes à piste magnétique. Cela va me conduire à prendre une autre voie, celle du contrôle de gestion et de l'informatique de gestion.*

*Une anecdote : te souviens tu lorsque nous avons été candidats, tous les deux, séparément, au même poste : celui que tu avais quitté à la CFG à Port-Gentil. J'avais été pris, Françoise et moi, nous avons choisi de ne pas partir.*

*Avec ton sens de l'organisation, la joie de rassembler la famille, le plaisir de partager un bon repas, tu vas nous permettre de nous retrouver à chaque occasion : 5<sup>e</sup> génération, anniversaire de mariage et bien d'autres encore.*

*Tu vas aussi mettre ton enthousiasme au service de l'UNRPA, de l'ANSORAA et autres associations dans lesquelles, Maman et toi, vous vous êtes investis, à la retraite, à Saint Gervais. Tu va même te lancer dans la fabrication de plateaux en marqueterie avec ces bois ramenés d'Afrique, certains d'entre vous en ont peut-être encore.*

*Une autre de tes passions : le vélo et plus particulièrement le Tour de France. Je me souviens de ce jour de mariage d'un de mes cousins, ou, avec ton père et les oncles Jean et Henri, nous avons quitté la cérémonie pour aller écouter, sur un autoradio, en direct, l'arrivée d'une étape ... Dans ton livre tu racontes ton premier vélo et ce guidon que Mémère Jeanne avait voulu large pour que tu respires mieux.*

*Organisation + Vélo + Voyages : les copains comprendront pourquoi je les ai emmenés sur la Loire à Vélo et autres destinations ... et ce n'est peut-être pas fini.*

*Papa, tu aimais la vie, la famille, les grands repas.*

*Nous avons fêté vos 70 ans de mariage, fin août, tu aurais voulu*

*faire plus, mais tu ne pouvais plus.*

*Et il y a eu cette chute, fin septembre. Tu es resté immobilisé sur ton lit. Jean-Paul d'abord, puis moi ensuite, nous avons du, seuls, assumer ce que l'on pouvait. Je garderai toujours en moi ces moments, ou, pour te lever du lit, après t'avoir assis, tu me prenais par le cou, tu posais ta tête sur mon épaule, je te prenais en bas des reins et l'on se retrouvait debout, serrés l'un contre l'autre. Là, pour pivoter vers le fauteuil roulant, je te disais « on fait un pas de danse : un pas à droite, deux pas à gauche », et tu te marrais ...*

*Tu aimais la vie, tu aimais rire, tu aimais passionnément Maman. Maman que tu laisses seule. Nous sommes là, Jean-Paul et moi.*

*Ton chemin a été long et beau. Tu étais fatigué, épuisé. Reposes en paix.*

*Ton corps s'en va mais ton esprit reste avec nous. Et puis, tu sais, il y a un peu, non, beaucoup, de toi dans tes 4 petites filles et tes 9 arrières petits-enfants.*

*Merci, merci et bravo.*

*N'tchango Papa.*

**Auteur**

Patrice LÉPISSIER

**Crédits photos**

sources personnelles  
et diverses sur internet

**Droits d'auteur**

Licence CC-BY-NC-SA

*voir le site [creativecommons.fr](http://creativecommons.fr)*



*Le titulaire des droits autorise l'exploitation de l'œuvre originale à des fins non commerciales, ainsi que la création d'œuvres dérivées, à condition qu'elles soient distribuées sous une licence identique à celle qui régit l'œuvre originale.*

**Remarque** : ce livre n'a aucune vocation commerciale, il est destiné à la famille et aux proches.

**Édité le**

20 décembre 2017

**par**

Patrice LÉPISSIER